**L’évangile expliqué**

**Cahier 10**

**Prendre soin des orphelins :**

***un devoir chrétien***

Deuxième année vie publique L4

Troisième année vie publique L5

Prépassion L8

**SOMMAIRE**

**Chapitre** **page**

**162**-Marie et Mathias……………………………………..…05

**163**-La fréquentation des sacrements est

inutile si la charité fait défaut…………………………….13

**164**-Il n’est pas de misère que jésus ne

puisse changer en richesse…………………………….….23

**165**-Je voudrais que les orphelins aient

une mère…………………………………………………………..27

**23**-Ismaël Ben Fabi…………………………………….……..37

**45**-Le sabbat avant l’entrée à Jérusalem.

Le miracle de mathusalem ou scialem……………….63

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

162 – MARIE ET MATHIAS

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Une autre douce vision de Jésus et de deux enfants.

Je vois Jésus qui passe par un petit chemin à travers champs. Ils doivent être ensemencés depuis peu, car la terre est encore fine et foncée comme après un récent ensemencement. Jésus s'arrête pour caresser deux enfants : un garçon de pas plus de quatre ans et une fillette qui peut en avoir huit ou neuf. Ce doit être des enfants très pauvres car ils ont deux pauvres petits vêtements déteints et même déchirés, et une petite figure triste et souffrante.

Jésus ne demande rien. Il les regarde seulement fixement pendant qu'il les caresse. Puis il se hâte vers une maison qui est au bout du petit chemin. Une maison de campagne, mais bien tenue, avec un escalier extérieur qui monte du sol sur la terrasse, sur laquelle se trouve une tonnelle de vigne, maintenant dépouillée des grappes et des feuilles. Seules quelques dernières feuilles déjà jaunies pendent et remuent par l'effet du vent humide d'une maussade journée d'automne. Sur le parapet de la maison, des colombes roucoulent en attendant l'eau que le ciel gris et nuageux annonce.

Jésus, suivi des siens, pousse la grille rustique du petit mur en pierres sèches qui entoure la maison, et entre dans la cour, nous dirions l'aire, où se trouve un puits et dans un coin le four. Je suppose que c'est cela ce débarras aux murs plus sombres à cause de la fumée qui en sort maintenant et que le vent pousse vers la terre.

Au bruit des pas, une femme se présente sur le seuil du débarras et, après avoir vu Jésus, le salue joyeusement et court vers la maison pour avertir.

Voici qu'un homme vieillot et gras se présente sur la porte de la maison et se hâte vers Jésus. « Grand honneur, Maître, de te voir ! » il le salue.

Jésus dit son salut : « La paix soit avec toi » et il ajoute : « La nuit arrive et la pluie va venir. Je te demande un abri et un pain pour Moi et mes disciples. »

« Entre, Maître. Ma maison est à Toi. La servante va défourner le pain. Je suis bien aise de te l'offrir avec du fromage de mes brebis et des fruits de ma propriété. Entre, entre, le vent est humide et froid... » et avec empressement il tient ouverte la porte en s'inclinant au passage de Jésus. Mais ensuite il change subitement de ton en s'adressant à quelqu'un qu'il voit et il dit en colère : « Encore toi, ici ? Va-t-en. Il n'y a rien pour toi. Va-t-en. Tu as compris ? Ici, il n'y a pas de place pour les vagabonds... » Et il murmure entre ses dents : « ...et peut-être aussi de voleurs comme toi. »

Une petite voix plaintive répond : « Pitié, seigneur. Un pain au moins pour mon petit frère. Nous avons faim... »

Jésus, qui était entré dans la vaste cuisine égayée par un grand feu qui fait l'office d'une lampe, vient sur le seuil. Son visage est changé. Sévère et triste, il demande, non pas à l'hôte, mais en général, il semble le demander à l'aire silencieuse, au figuier dépouillé, au puits sombre : « Qui est-ce qui a faim ? »

« Moi, Seigneur. Mon frère et moi. Un pain seulement et nous nous en irons. »

Jésus est maintenant dehors, dans l'air de plus en plus sombre, à cause du crépuscule qui avance et de la pluie imminente. « Avance » dit-il.

« J'ai peur, Seigneur ! »

« Viens, te dis-je. N'aie pas peur de Moi. »

De derrière du coin de la maison, la fillette s'amène. A son misérable petit vêtement se cramponne son petit frère. Ils viennent pleins de crainte. Un regard timide à Jésus, un regard apeuré au maître de maison qui lui fait les gros yeux et qui dit : « Ce sont des vagabonds, Maître. Et des voleurs. Il n'y a qu'un instant, je l'ai surprise à fouiller près du pressoir. Certainement elle voulait entrer pour voler. Qui sait d'où ils viennent. Ils ne sont pas du pays. »

Jésus semble l'écouter. Il regarde très fixement la fillette au petit visage pâle et aux tresses défaites, deux nattes qui lui tombent sur les oreilles, attachées au bout avec deux morceaux de chiffon. Mais le visage de Jésus n'est pas sévère quand il regarde la pauvre petite. Il est triste, mais il sourit pour l'encourager. « Est-ce vrai que tu voulais voler ? Dis la vérité. »

« Non, Seigneur. J'avais demandé un morceau de pain, parce que j'ai faim. On ne me l'a pas donné. J'ai vu une croûte huilée, là, par terre, près du pressoir et je suis allée la prendre. J'ai faim, Seigneur. Hier on m'a donné un seul pain, et je l'ai gardé pour Mathias... Pourquoi ne nous ont-ils pas mis avec maman dans le tombeau ? » La fillette pleure désolée et son frère fait comme elle.

« Ne pleure pas. » Jésus la console en la caressant et en l'attirant à Lui. « Réponds: d'où es-tu ? »

« De la plaine d'Esdrelon. »

« Et tu es venue jusqu'ici ? »

« Oui, Seigneur. »

« Il y a longtemps que ta mère est morte ? Et as-tu ton père ? »

« Mon père est mort tué par le soleil au temps de la moisson et maman à la dernière lune... elle et l'enfant qui naissait, sont morts... » Elle pleure davantage.

« Tu n'as pas de parent ? »

« Nous venions de si loin ! Nous étions pauvres... Puis le père a dû se mettre en service. Maintenant il est mort, et maman avec lui. »

«Qui était le maître ? »

«Le pharisien Ismaël. »

«Le pharisien Ismaël !... (Impossible de traduire la manière dont Jésus répète ce nom). Tu es partie volontairement où bien il t'a renvoyée ? »

« Il m'a renvoyée, Seigneur. Il a dit : "Sur le chemin, les chiens affamés". »

« Et toi, Jacob, pourquoi n'as-tu pas donné un pain à ces petits ? Un pain, un peu de lait et une poignée de foin pour délasser leur fatigue ? ... »

« Mais... Maître... j'ai du pain juste pour moi... et du lait, il y en a peu. ..et les mettre dans la maison. ..Ils sont comme des bêtes vagabondes, ces gens-là. Si on leur fait bon visage, ils ne s'en vont plus... »

« Et tu manques de place et de nourriture pour ces deux malheureux ? Tu peux le dire vraiment, Jacob ? L'abondance de la moisson, du vin, la quantité d'huile, les fruits nombreux ont rendu célèbre ton domaine cette année à cause de ce qu'il a produit ? Te le rappelles-tu encore ? L'année précédente, la grêle avait abîmé tes biens et tu étais inquiet pour ta vie... Je suis venu et je t'avais demandé un pain... Tu m'avais entendu parler un jour et tu m'étais resté fidèle... et dans ta peine tu m’as ouvert ton cœur et ta maison et tu m'as donné un pain et un abri. Et Moi, en sortant le matin suivant, que t'ai-je dit ? "Jacob, tu as compris la Vérité. Sois toujours miséricordieux et tu obtiendras miséricorde. Pour le pain que tu as donné au Fils de l'homme, ces champs te donneront abondance de blé et seront chargés comme s'ils avaient sur eux les grains de sable de la mer, les oliviers seront chargés d'olives et tes pommiers plieront sous le poids des fruits". Tu as eu tout cela et tu es le plus riche de la région cette année. Et tu refuses un pain à deux enfants !... »

« Mais Toi, tu étais le Rabbi...»

« Justement parce que je l'étais, je pouvais faire du pain avec des pierre. Eux, non. Maintenant je te dis : tu vas voir un nouveau miracle et tu en auras de la peine, *une grande peine.*.. Mais alors, en te frappant la poitrine, dis : "Je l'ai mérité".» Jésus s'adresse aux enfants : « Ne pleurez pas. Allez à cet arbre et cueillez. »

« Mais il est dépouillé, Seigneur » objecte la fillette.

« Va. »

La fillette va et revient avec son vêtement relevé et rempli de belles pommes rouges.

« Mangez et venez avec Moi » et aux apôtres: « Allons porter ces deux petits à Jeanne de Chouza. Elle sait se rappeler les bienfaits reçus et elle est miséricordieuse pour l'amour de Celui qui a été miséricordieux avec elle. Allons. »

L'homme, abasourdi et mortifié, essaie de se faire pardonner : « Il fait nuit, Maître. La pluie peut tomber pendant que tu es en route. Rentre dans ma maison. Voici que la servante va défourner le pain... Je t'en donnerai aussi pour eux. »

« Inutile. Tu le donneras non par amour, mais par peur du châtiment promis. »

« Ce n'est donc pas cela (et il montre les pommes cueillies sur l'arbre d'abord dépouillé et que les deux affamés mangent avec avidité) ce n'est donc pas cela le miracle ? »

« Non. » Jésus est très sévère.

« Oh ! Seigneur, Seigneur, aie pitié de moi ! J'ai compris ! Tu veux me punir dans mes récoltes ! Pitié, Seigneur ! »

« Ce ne sont pas tous ceux qui me disent, "Seigneur", qui me possèderont car ce n'est pas par la parole, mais par les actes que l'on montre de l'amour et du respect. Tu auras la pitié que tu as eue. »

« Je t'aime, Seigneur. »

« Ce n'est pas vrai. *M'aime celui qui aime,* car cela est mon enseignement. Tu n'aimes que toi-même. Quand tu m'aimeras comme je l'ai enseigné, le Seigneur reviendra. Maintenant je m'en vais. Ma demeure est dans l'accomplissement du bien, dans la consolation des affligés, quand j'essuie les larmes des orphelins. Comme une poule déploie ses ailes sur ses poussins sans défense, de même je déploie mon pouvoir sur ceux qui souffrent et qui sont tourmentés. Venez, enfants. Vous aurez bientôt une maison et du pain. Adieu, Jacob. »

Et non content de marcher, il fait prendre dans les bras la fillette fatiguée. C'est André qui la prend et l'enveloppe dans son manteau. Jésus prend le petit et ils s'en vont, par le petit chemin désormais obscur, avec leur charge pitoyable qui ne pleure plus.

Pierre dit : « Maître ! C'est une grande chance pour eux que tu sois survenu. Mais pour Jacob« ... Que vas-tu faire, Maître ? »

« Justice. Il ne connaîtra pas la faim car ses greniers sont garnis pour longtemps encore, mais la disette, car la semence ne donnera pas de grain et les oliviers et les pommiers n'auront que des feuilles. Ces innocents ont eu, non pas de Moi, mais du Père, du pain et un toit. Car mon Père est aussi le Père des orphelins, Lui qui donne un nid et de la nourriture aux oiseaux des bois. Eux pourront dire, et tous les malheureux avec eux, les malheureux qui savent rester pour Lui "des fils innocents et affectueux", que dans leur petite main Dieu a mis la nourriture et qu'avec un soin paternel, Il les conduit à un toit hospitalier. »

La vision se termine et il m'en reste une grande paix.

163 – « LA FREQUENTATION DES SACREMENTS EST INUTILE SI LA CHARITE FAIT DEFAUT »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus dit :

C'est pour tous l'enseignement que je sais être le "Seigneur" avec Justice. Mais on ne me trompe et on ne me flatte pas par un respect mensonger.

Celui qui ferme son cœur à son frère, ferme son cœur à Dieu et Dieu à lui.

C'est le premier commandement, ô hommes. Amour et amour. Celui qui n'aime pas ment quand il se donne pour chrétien. Inutile, la fréquentation des sacrements et des offices, inutile la prière s'il manque la charité. Cela devient des formules et même des sacrilèges. Comment pouvez-vous venir au Pain éternel et vous rassasier quand vous avez refusé un pain à un affamé ? Est-ce que votre pain est plus précieux que le mien ? Plus saint ? O hypocrites ! Moi, je ne mets pas de limite en me donnant à votre misère et vous, vous qui êtes misère, vous n'avez pas pitié des misères qui, aux yeux de Dieu, ne sont pas odieuses comme les vôtres, car ce sont des malheurs, et les vôtres ce sont des péchés. Trop souvent vous dites : "Seigneur, Seigneur" pour que je sois bienveillant à l'égard de *vos* intérêts. Mais vous ne le dites pas par amour pour le prochain. Mais vous ne faites rien au nom du Seigneur pour le prochain.

Regardez : dans les collectivités et chez les individus, que vous a donné votre religion mensongère et votre *vrai* manque de charité ? L'abandon de Dieu. Et le Seigneur reviendra quand vous saurez aimer comme je l'ai enseigné. Mais pour vous, petit troupeau de ceux qui souffrent en étant bons, je dis : "Vous n'êtes jamais orphelins. Vous n'êtes jamais abandonnés. Dieu n'existerait pas si la Providence manquait à ses fils. Tendez la main : le Père vous donne tout en "père", c'est-à-dire avec un amour qui n'avilit pas. Essuyez vos larmes. Je vous prends et je vous porte parce que j'ai pitié de votre langueur". La plus aimée des créatures, c'est l'homme. Voudrez-vous douter que le Père aura plus de pitié pour l'oiseau que pour l'homme fidèle ? A l'homme fidèle, Lui qui a de la longanimité même pour le pécheur et lui donne le temps et la possibilité de venir à Lui ? Oh ! Si le monde comprenait ce qu'est Dieu !

Va en paix, Maria.

Jésus dit :

Quand je te dévoile les épisodes inconnus de ma vie publique, j'entends déjà le chœur des docteurs pointilleux qui dit : "Mais ce fait n'est pas mentionné dans les Évangiles. Comment peut-elle dire : "J'ai vu ceci ?". A eux, je réponds par les paroles des Évangiles.

"Et Jésus allait par toutes les villes et par tous les villages, les enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du Royaume et guérissant toutes les langueurs et les maladies" dit Mathieu.

Et encore : "Allez rapporter à Jean ce que vous voyez et entendez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, aux pauvres est annoncée la bonne nouvelle".

Et encore : "Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïda, car si à Tyr et à Sidon étaient survenus les miracles faits au milieu de vous, depuis longtemps déjà, dans le cilice et la cendre, ils auraient fait pénitence... Et toi, Capharnaüm, tu seras peut-être exaltée jusqu'au ciel ? Tu descendras jusque dans l'enfer : car si à Sodome étaient survenus les miracles opérés chez toi, peut-être elle subsisterait encore".

Et Marc : "...et le suivaient de grandes foules de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au-delà du Jourdain. Même des environs de Tyr et de Sidon venaient à Lui, ayant entendu parler des choses qu'il faisait...".

Et Luc : " Jésus allait par les villes et les villages prêchant et annonçant la Bonne Nouvelle et le Royaume de Dieu et avec Lui étaient les douze et quelques femmes qui avaient été délivrées des esprits malins et des infirmités".

Et mon Jean : "Après cela, Jésus alla au-delà de la Mer de Galilée et une grande foule le suivait parce qu'elle voyait les prodiges opérés par Lui sur les infirmes".

Et puisque Jean fut présent à tous les prodiges, quelle qu'en fût la nature, que j'ai accomplis en trois ans, le Préféré me donne un témoignage illimité : "C'est ce même disciple qui a vu ces choses et les a écrites. Nous savons que son témoignage est vrai. Il y a aussi d'autres choses faites par Jésus. Si on les écrivait une par une, je crois que le monde ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire".

Et alors ? Que disent maintenant les docteurs de la chicane ?

Si ma Bonté, pour soulager une de mes amantes qui porte ma Croix pour vous - elle me l'a enlevée de mes épaules et l'a prise sur elle parce qu'elle m'aime au point de vouloir mourir plutôt que de me savoir affligé - si ma Bonté, pour vous éveiller de la léthargie dans laquelle vous mourez, fait connaître des épisodes de son ministère, voudriez-vous en faire à cette Bonté un reproche ? Vraiment vous ne méritez pas ce don et l'effort que fait votre Sauveur pour vous sortir des miasmes qui vous asphyxient. Mais puisque je vous le donne, acceptez-le et relevez-vous. Ce sont des notes nouvelles dans le chœur que chantent mes Évangiles. Qu'elles servent au moins à réveiller votre attention qui désormais est et reste inerte devant les épisodes connus des Évangiles que, par-dessus tout, vous lisez si mal et avec l'esprit absent.

Vous ne voulez tout de même pas penser qu'en trois ans je n'ai fait que le peu de miracles racontés ? Vous ne voulez pas penser qu'il n'y a eu de guéries que le petit nombre de femmes qui y sont citées, ou que les prodiges racontés sont les seuls qui aient été accomplis ? Mais si l'ombre de Pierre servait à guérir, qu'a dû faire *mon* ombre ? Ma respiration ? Mon regard ? Rappelez-vous l'hémorroïsse : "Si j'arrive à effleurer le bord de son vêtement, je suis guérie". Et il en fut ainsi. Une puissance miraculeuse sortait de Moi, continuellement. J'étais venu pour amener à Dieu et pour ouvrir les digues de l'Amour, fermées depuis le jour du péché. Des siècles d'amour se répandaient à flots sur le petit monde de la Palestine. Tout l'amour de Dieu pour l'homme, qui finalement pouvait se répandre comme il aspirait à racheter les hommes par l’Amour avant de le faire par le Sang.

Mais vous dites peut-être : "Mais pourquoi à elle, qui est une si misérable chose ?" Je vous répondrai quand celle que vous méprisez et que Moi j'aime sera moins épuisée. Vous mériteriez le silence que j'ai gardé devant Hérode. Mais je veux essayer de vous racheter, vous que l'orgueil rend les plus difficiles à persuader. »

21 août 1944.

Jésus dit :

« Et je vous répondrai par les paroles de l'apôtre Paul : "Les membres qui semblent les plus faibles sont les plus nécessaires; ceux que nous estimons les moins nobles dans le corps, nous les revêtons avec le plus d'ornement; et ceux qui sont moins décents nous les traitons avec le plus de respect, alors que les parties honnêtes n'ont pas besoin d'attentions. Maintenant Dieu a disposé le corps de manière à donner un plus grand honneur aux membres qui n'en avaient pas".

Cette "petite voix", vous croyez peut-être qu'elle se considère comme quelque chose de grand ? Si vous l'interrogiez, elle vous répondrait: "Je suis le membre le plus faible et le moins noble du Corps du Christ". C'est cela qu'elle vous répondrait avec une sincérité *réelle.* Mais vous, vous ne la croiriez pas, car chacun applique aux autres sa mesure. Et vous, qui n'avez pas d'humilité ni de sincérité et qui dites : "Je suis mauvais" pour vous entendre dire : "Mais non, vous êtes si bon", et pensez cela de vous superlativement; et si quelqu'un qui est sincère et qui ne vous attribue que peu ou pas du tout de bonté, se tait par charité, mais ne vous loue pas par sincérité, vous vous mettez en colère contre lui et le haïssez parce qu'il ne vous a pas loué; mais vous ne pouvez croire qu'elle soit sincère. Mais Moi, Moi qui lis dans sa pensée, et qui vois l'intérieur de son cœur, Moi je sais si elle a, ou si elle n'a pas, cette pensée sur elle-même. Les entretiens de cette âme et de son Dieu, combien de fois ils ont résonné des paroles rassurantes de son Dieu, parce qu'elle dit : "Mais comment peux-Tu m'avoir prise, Seigneur, moi qui ne vaux rien, qui t'ai tant manqué, qui te manque tant encore ?" Et elle semble douter de Moi parce qu’il lui semble impossible que je l'aie choisie pour cette mission.

Elle se croit faible, très faible. Et si on 1a compare à la Perfection, elle est plus faible qu'un cheveu de nouveau-né. Elle se croit ignoble. Et si nous la comparons à Dieu, elle est moins qu'un ver né de la terre. Mais elle a une seule force : *un amour total.* Quand elle donne ou se donne, elle ne pense jamais à elle-même ou au bénéfice qui peut lui venir des autres. Elle pense à me plaire à Moi seul, à être utile à Moi seul, même en devenant odieuse au monde pour ce motif. Elle en est venue à se haïr comme chair, de cette *haine sainte* que j'ai enseignée en disant : "Celui qui voudra sauver sa vie (terrestre), la perdra (même en tant qu'éternelle) et celui qui pour mon amour la perdra, la trouvera". Sainte haine de celui qui a compris la Parole !

C'est pour cet amour qui surmonte les faiblesses que je l'ai choisie. Un jour j'ai pris un enfant et l'ai placé au milieu de mes apôtres en le leur donnant en exemple. Parce que l'enfant aime avec toutes ses forces et n'a pas de pensées d'orgueil. Le *petit* enfant, le *tout petit,* parce que la semence de Satan donne comme premier épi l'orgueil et il fleurit quand la semence a à peine sorti sa tige du sein maternel, et ensuite sort le second épi de la sensualité; le troisième celui de la puissance soit du pouvoir, soit de l'argent. Mais le premier épi est toujours l'orgueil, et il sort des lèvres qui ont à peine oublié la douceur du lait maternel.

C'est comme des tout petits, comme des tout petits que je veux mes disciples pour leur donner les paroles de vie. Comme il était beau de les voir venir à Moi, avec leurs petites mains pleines de fleurs et me dire : "Tiens" et s'échapper en riant pour venir de nouveau avec d'autres fleurettes par un jeu d'amour, confiants, sincères, affectueux... Les tout petits, je les veux dans le monde pour sanctifier le monde. Et puisque l'innocence qui passe et vit au milieu de vous n'a pas le pouvoir de vous rendre meilleurs - elle le devrait car l'innocent est un être du Ciel, un être qui exhale la pureté et la paix, qui parle, sans parler, du Dieu qui l'a fait, qui impose, sans parler, le respect pour ce qui appartient à Dieu, qui implore la pitié et l'amour pour sa jeunesse qui ne doit pas être contaminée, pour sa faiblesse qu'il faut aimer, fleur de votre prochain comme est une fleur le malade et celui qui souffre, peur candide le premier, rouge et violette les deux autres fleurs que vous devriez aimer d'un amour de préférence au milieu de tout le prochain qui a droit à notre amour - puisque donc l'innocence de ceux qui sont innocents par leur âge ne suffit pas, Moi je crée les enfants spirituels, ceux-ci ont une Science infuse que vous n'avez pas, et sont humbles, simples, confiants et francs, comme des enfants qui font en souriant leurs premiers pas et qui savent, *cela ils le savent,* que sans la mère ils tomberaient et ne la lâchent jamais.

Aussi eux, aussi *elle* ne me lâche jamais. Voilà pourquoi à elle, et à ceux qui sont comme elle, membres faibles -tels ils vous paraissent - membres ignobles - tels ils vous paraissent- se trouve donné ce qui n'est pas donné à vous.

Dans le Corps mystique, ce sont justement ces membres, méprisés par le monde des orgueilleux, qui agissent le plus. Un doigt n'est pas le cerveau. Mais sans doigts, que feriez-vous ? Vous ne pourriez même pas accomplir les actes les plus ordinaires et les plus humbles, vous seriez comme le nouveau-né dans les langes qui ne peut pas même prendre la tétine et en recevoir la nourriture si la mère ne la lui met pas entre les lèvres. Même si vous étiez très instruits et très intelligents vous seriez incapables de fixer sur le papier la pensée de votre cerveau.

Il en est ainsi d'elle. C'est un doigt… Mais à ce petit membre, j'ai donné la mission de vous indiquer la Lumière et de vous rappeler à la Lumière. La Lumière qui veut vous rallumer, ô lampes que font fumer les vapeurs du rationalisme, ou éteintes pour de multiples causes qui vont du manque d'amour à l'argent, de l'argent à la sensualité, de la sensualité à l'anticharité. Allons, à genoux. Non pas devant la "petite voix", mais devant la Parole qui parle. La "petite voix" répète ses paroles. Instrument de son Dieu. Adorez le Seigneur qui parle. Le *Seigneur.* La "petite voix" est anonyme. Je veux qu'elle soit cachée au monde. *Plus tard* elle sera connue. Maintenant elle n'est qu'une "voix". C'est celle qui porte ma Voix. Son honneur est son martyre, car toute élection de Dieu est crucifixion de l'être.

Je ne vous demande même pas de l'aimer. A cela je suffis et elle ne demande rien d'autre. Mais je veux que vous la laissiez en paix, avec le respect que vous devez avoir pour une chose dont Dieu se sert. »

164 – « IL N’EST PAS DE MISERE QUE JESUS NE PUISSE CHANGER EN RICHESSE

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Marie dit :

Cette pauvre fillette, dans la simplicité de son ignorance, ne traite pas autrement le pécheur au cœur de pierre que mon Fils. Elle ne sait rien du Rabbi ni du Messie. Un peu moins qu'une petite sauvagesse, ayant vécu dans les champs, dans une maison où l'on méprisait le Maître, car le pharisien Ismaël méprisait mon Jésus, elle n'a jamais entendu parler de Lui et ne l'a jamais vu.

Le père et la mère, brisés par un travail épuisant qu'exigeait le maître cruel, n'avaient pas le temps et la possibilité de lever la tête de la terre qu'ils défrichaient. Peut-être avaient-ils entendu, pendant qu'ils fauchaient les moissons, ou pendant la cueillette des fruits et des grappes, ou pendant qu'ils écrasaient les olives à la dure meule, une clameur d'hosannas et peut-être avaient-ils levé un moment leur tête fatiguée. Mais la peur et la fatigue avaient tout de suite rabaissé leur tête sous le joug. Et ils étaient morts, en pensant que le monde n'était que haine et souffrance, alors qu'au contraire le monde était amour et bien, depuis le moment où mon Jésus le foulait sous ses très saints pieds. Esclaves d'un maître sans pitié, ils sont morts sans avoir rencontré une seule fois le regard et le sourire de mon Jésus, ni entendu sa parole qui donnait à l'esprit une richesse grâce à laquelle les indigents se sentaient riches, les affamés rassasiés, les malades en bonne santé, ceux qui souffraient consolés.

Eh bien, Jésus ne dit pas: "Moi, qui suis le Seigneur, je te dis : fais cela". Il garde son anonymat.

Et la petite, ignorante au point de ne pas comprendre même devant le miracle du pommier dépouillé même de ses feuilles qui charge une de ses branches de fruits pour apaiser leur faim, continue de l'appeler : "Seigneur" comme elle appelait Ismaël son maître et le cruel Jacob. Elle se sent attirée vers le bon Seigneur parce que la bonté attire toujours. Mais rien de plus. Elle le suit avec confiance. Elle l'aime tout de suite, par instinct, pauvre petit être perdu dans le monde et dans l'ignorance voulue par le monde, "par le grand monde des puissants et des jouisseurs" qui veulent tenir dans l'ignorance les inférieurs pour pouvoir les torturer plus à leur aise et les exploiter plus odieusement. Elle saura ensuite qui était ce "Seigneur" qui, pauvre comme elle, sans maison ni nourriture, sans mère, parce qu'il avait tout quitté pour l'amour de l'homme, même pour ce petit bout d'homme qu'elle était, pauvre créature de fillette, ce Seigneur qui lui avait donné les fruits miraculeux en voulant enlever de ses lèvres et de son cœur l'amertume de la méchanceté humaine qui crée la haine des malheureux contre les puissants, avec un fruit du Père, pas avec un quignon de pain offert tardivement et qui pour elle aurait toujours eu le goût de la dureté et des pleurs.

Vraiment ces pommes rappelaient les fruits du Paradis Terrestre. Fruit venu sur la branche pour le Bien et pour le Mal, il aurait marqué la rédemption de *toutes* les misères, d'abord celle de l'ignorance de Dieu, pour les deux orphelins, et marqué le châtiment pour celui qui connaissait déjà la Parole, avait agi comme s'il ne la connaissait pas. Elle saura ensuite, par la femme de bien qui l'accueillit au nom de Jésus, qui était Jésus. Pour elle plusieurs fois Sauveur. De la faim, des intempéries, des périls du monde, de la faute d'origine.

Mais pour elle, elle a toujours vu Jésus dans la lumière de ce jour et il est toujours apparu comme le Seigneur bon, d'une bonté de conte de fée, le Seigneur qui donnait des caresses et des cadeaux, le Seigneur qui lui avait fait oublier qu'elle était sans père ni mère, sans toit et sans vêtements, parce qu'il avait été bon comme le père et doux comme la mère et qu'il avait donné un nid à leur fatigue et une couverture à leur nudité avec sa poitrine et son manteau et celui des autres gens de bien qui étaient avec Lui.

Une lumière paternelle et suave qui n'a pas péri sous le flot de ses larmes même lorsqu'elle a su qu'il était mort tourmenté sur une croix, ni, non plus lorsque, petite fidèle de la première Église, elle a vu ce qu'était devenu le visage de son "Seigneur" sous les coups et les épines et après avoir réfléchi comment il est maintenant, au Ciel, à la droite du Père. Une lumière qui lui a souri à sa dernière heure sur la terre, l'amenant sans crainte vers son Sauveur, une lumière qui lui a souri encore, si ineffablement douce, dans la splendeur du Paradis.

165 – « JE VOUDRAIS QUE LES ORPHELINS AIENT UNE MERE »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Le lac de Tibériade n'est qu'une nappe grise. Il semble du mercure embué, pesant comme il est dans la bonace qui permet tout juste un semblant de flot fatigué qui n'arrive pas à faire de l'écume et s'arrête et s'immobilise après avoir marqué un léger mouvement, en prenant sur toute son étendue une teinte uniforme sous un ciel sans splendeur.

Pierre et André sont autour de leur barque, Jacques et Jean près de la leur. Ils préparent le départ sur la petite plage de Bethsaïda. Odeur d'herbes et de terroir saturé d'eau, légères brumes sur les étendues herbeuses vers Corozaïn, tristesse de novembre sur toutes choses.

Jésus sort de la maison de Pierre, tenant par la main les petits Mathias et Marie que la main de Porphyrée a revêtus avec un soin maternel en remplaçant le petit vêtement de Maria par un de Margziam. Mais Mathias est trop petit pour profiter de la même faveur et il tremble encore dans sa tunique déteinte de coton, si bien que Porphyrée, prise de pitié, revient à la maison et en sort avec un morceau de couverture dont elle enveloppe le petit comme si la couverture était un manteau. Jésus la remercie pendant qu'elle s'agenouille en prenant congé et se retire après un dernier baiser aux deux orphelins.

« Pour avoir des enfants, elle aurait bien encore pris ceux-ci » commente Pierre qui avait observé la scène et à son tour il se penche pour offrir aux deux petits un morceau de pain et miel, qu'il tenait en réserve sous un banc de la barque. Cela fait rire André qui lui dit : « Et toi non, hein ? Tu as même volé le miel à ta femme pour donner un peu de joie à ces deux enfants. »

«Volé ! Volé ! Le miel est à moi ! »

« Oui, mais ma belle-sœur en est jalouse parce que c'est celui de Margziam. Et toi, qui le sais, tu as pénétré, cette nuit, déchaussé comme un voleur, dans la cuisine pour en prendre de quoi garnir ce pain. Je t'ai vu, frère, et j'ai ri, parce que tu regardais tout autour comme un enfant qui craint les claques maternelles. »

« Espion de malheur » dit en riant Pierre qui embrasse son frère qui, à son tour, l'embrasse en disant : « Mon frère chéri. »

Jésus observe et sourit ouvertement se trouvant entre les deux enfants qui dévorent leur pain.

De l'intérieur de Bethsaïda arrivent les huit autres apôtres. Peut-être étaient-ils les hôtes de Philippe et de Barthélemy.

« Vite ! » crie Pierre et il prend en une seule brassée les deux petits pour les porter dans la barque sans qu'ils trempent leurs pieds nus. « Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ? » demande-t-il pendant qu'il patauge dans l'eau avec ses jambes courtes et robustes, nu jusqu'à une bonne palme au-dessus du genou.

« Non, seigneur » dit la petite en se serrant convulsivement au cou de Pierre et en fermant les yeux quand il la met dans la barque qui se balance sous le poids de Jésus, qui y monte à son tour. Le petit, plus courageux ou plus ébahi, ne parle même pas. Jésus s'assoit en attirant à Lui les deux petits et en les couvrant de son manteau qui semble une aile étendue pour protéger deux poussins.

Six dans une barque, six dans l'autre, tout le monde est embarqué. Pierre enlève la planche qui sert pour embarquer. D'un vigoureux coup de pied il pousse la barque loin du bord et y saute en enjambant le bord. Jacques l'imite pour sa barque. La poussée donnée par Pierre a fait balancer la barque, et la petite gémit en disant : « Maman ! » et en cachant son visage sur la poitrine de Jésus elle saisit ses genoux. Mais désormais la marche est douce bien que fatigante pour Pierre, André et le garçon qui doivent ramer avec Philippe qui fait le quatrième rameur. La voile pend flasque dans la bonace lourde et humide et ne sert à rien. Il leur faut avancer à force de rames.

« Une belle promenade ! » crie Pierre à ceux de la barque jumelle où l'Iscariote fait le quatrième rameur avec un coup de rame parfait dont Pierre le félicite.

« Force, Simon ! » répond Jacques. « Force ou nous te dépassons. Judas est fort comme un galérien. Bravo, Judas ! »

« Oui, nous te ferons chef de chiourme » confirme Pierre qui rame pour deux. Et il rit en disant : « Pourtant à Simon de Jonas on ne lui enlève pas la première place. A vingt ans, j'étais déjà chef de rameurs dans les compétitions entre différents pays » et allègrement il donne le rythme à sa chiourme : « Oh !... hisse ! Oh !... hisse ! » les voix se répandent dans le silence du lac, désert à cette heure matinale.

Les enfants prennent de la hardiesse. Toujours sous le manteau, ils sortent leurs visages émaciés de chaque côté du Maître qui les tient embrassés et ils esquissent un sourire. Ils s'intéressent au travail des rameurs, ils échangent des commentaires.

« On dirait qu'on avance sur un char sans roues » dit le petit. « Non, sur un char au-dessus des nuages. Regarde ! On dirait que l'on marche au-dessus du ciel. Voilà, voilà que nous montons sur un nuage ! » dit Marie en voyant la barque enfoncer sa pointe dans un endroit qui reflète un nuage cotonneux. Et elle esquisse un sourire. Mais le soleil dissipe la brume et, bien que ce soit un pâle soleil de novembre, les nuages deviennent dorés et le lac en donne un reflet brillant.

« Oh ! C'est beau ! Maintenant nous marchons sur le feu. Oh ! Que c'est beau ! Que c'est beau ! » et l'enfant bat des mains.

Mais la fillette se tait et puis éclate en sanglots. Tout le monde lui demande pourquoi ces pleurs. Au milieu des sanglots, elle explique: « Maman disait une poésie, un psaume, je ne sais, pour nous garder bons pour que nous puissions encore prier avec tant de chagrin... et elle disait cette poésie d'un Paradis qui sera comme un lac de lumière, d'un doux feu où il n'y aura que Dieu et la joie et où iront tous ceux qui sont bons... après que sera venu le Sauveur... Ce lac d'or m'en a fait souvenir... Maman ! »

Mathias pleure aussi et tous compatissent.

Mais voilà que s'élève, au-dessus du murmure de voix variées et au-dessus de la lamentation des deux orphelins, la douce voix de Jésus. « Ne pleurez pas, votre maman vous a conduits vers Moi et elle est ici avec vous, pendant que je vous porte chez une mère qui n'a pas d'enfants. Elle sera si contente d'avoir deux braves enfants à la place du sien qui se trouve là où est votre maman. Car, elle aussi a pleuré, vous savez ? Son petit est mort comme votre maman est morte... »

« Oh ! Alors nous irons chez elle et son petit ira chez notre maman ! » dit Marie.

« C'est tout à fait cela et vous serez tous heureux. »

« Comment est-elle cette femme ? Que fait-elle ? Est-elle paysanne ? A-t-elle un bon maître ? » Les petits montrent de l'intérêt.

« Elle n'est pas paysanne, mais elle a un jardin plein de roses et elle est bonne comme un ange. Elle a un bon mari. Lui aussi vous aimera bien. »

« Tu crois, Maître ? » demande Mathieu un peu incrédule.

« J'en suis certain, et vous vous en persuaderez. Il y a quelque temps Chouza voulait Margziam pour en faire un chevalier. »

« Ah ! Pour cela, non ! » crie Pierre.

« Margziam sera un chevalier du Christ. Seulement cela, Simon. Sois tranquille. »

Le lac redevient gris. Il s'élève un vent léger qui plisse le lac. La voile se tend, la barque file en vibrant. Mais les enfants ne rêvent qu'à leur nouvelle maman au point qu'ils n'éprouvent plus de peur.

On passe Magdala avec ses maisons blanches dans la verdure. On passe la campagne entre Magdala et Tibériade. Voilà les premières maisons de Tibériade.

« Où, Maître ? »

« Au petit port de Chouza. »

Pierre vire et donne des ordres au mousse. La voile est descendue pendant que la barque accoste au petit port et puis y entre, en s'arrêtant au petit môle, suivi de l'autre barque. Elles sont à côté l'une de l'autre comme deux canetons fatigués. Tout le monde descend, et Jean court en avant pour avertir les jardiniers.

Les petits se serrent timidement à Jésus, et Marie demande en soupirant et en tirant le vêtement de Jésus : « Mais sera-t-elle vraiment bonne ? »

Jean revient : « Maître, un serviteur est en train d'ouvrir la grille. Jeanne est déjà levée. »

« C'est bien. Attendez tous ici. Je vais devant. »

Et Jésus se met seul en marche. Les autres le regardent aller en faisant des commentaires plus ou moins favorables au sujet de ce que tente Jésus. Les doutes et les critiques ne manquent pas. Mais de l'endroit où ils sont, ils ne voient que Chouza, qui est accouru et qui s'incline jusqu'à terre sur le seuil de la grille et puis entre dans le jardin à la gauche de Jésus. Après, ils ne voient plus rien.

Mais moi, je vois. Je vois Jésus qui avance lentement à côté de Chouza qui montre toute sa joie de l'avoir comme hôte : « Ma Jeanne en sera très heureuse. Moi aussi. Elle va toujours mieux. Elle m'a parlé du voyage. Quel triomphe, mon Seigneur ! »

« Tu ne t'en es pas chagriné ? »

« Jeanne est heureuse, je suis heureux de l’avoir ainsi. Je pouvais ne l'avoir plus depuis des mois, Seigneur. »

« Tu pouvais... et Moi, je te l'ai rendue. Sache en être reconnaissant à Dieu. »

Chouza le regarde interdit... puis il murmure : « Un reproche, Seigneur ? »

« Non, un conseil. Sois bon, Chouza. »

« Maître, je suis serviteur d'Hérode... »

« Je le sais. Mais ton âme n'est servante de personne hors Dieu, si tu le veux. »

« C'est vrai, Seigneur, je me corrigerai. Parfois je suis pris par le respect humain... »

« L'aurais-tu eu l'an dernier quand tu voulais sauver Jeanne ? »

« Oh ! Non. Au risque de perdre tout honneur, je me serais adressé à celui dont j'avais pensé qu'il pouvait la sauver. »

« Fais autant polir ton âme. Elle est plus précieuse encore que Jeanne. La voilà qui vient. »

Ils hâtent le pas vers elle qui accourt à leur rencontre.

« Mon Maître ! Je n'espérais pas te revoir si tôt. Quelle bonté te conduit chez ta disciple ! »

« Un besoin, Jeanne. »

« Un besoin ? Lequel ? Parle et si nous le pouvons, nous t'aiderons » disent ensemble les deux époux.

« J'ai trouvé hier soir sur une route déserte deux pauvres enfants... un garçonnet et une fillette... Nu-pieds, affamés, déchirés, seuls... et je les ai vus chassés comme des loups, par un homme au cœur de loup. Ils mouraient de faim... A cet homme j'ai donné le bien-être, l'an dernier. Et lui, a refusé un pain à deux orphelins. Car ce sont des orphelins. Orphelins et sur les chemins du monde cruel. Cet homme aura sa punition. Voulez-vous avoir ma bénédiction ? Je vous tends la main, Mendiant d'amour, pour les orphelins sans maison, sans vêtements, sans nourriture, sans amour. Voulez-vous m'aider ? »

« Mais, Maître, tu le demandes ? Dis ce que tu veux, tout ce que tu veux, dis tout !... » dit Chouza impétueusement.

Et Jeanne ne parle pas, mais les mains serrées sur le cœur, une larme sur ses longs cils, un sourire de désir sur ses lèvres rouges, elle attend et parle plus que si elle parlait.

Jésus la regarde et sourit : « Je voudrais que ces petits aient une mère, un père, une maison. Et que la mère eût le nom de Jeanne... »

Il n'a pas le temps de finir que le cri de Jeanne est comme celui de quelqu'un qui sort de prison, alors qu'elle se prosterne pour baiser les pieds de son Seigneur.

« Et toi, Chouza, qu'en dis-tu ? Accueilles-tu en mon nom ces enfants que j'aime, chers, oh ! Beaucoup plus chers que des joyaux à mon cœur ? »

« Maître, où sont-ils ? Conduis-moi vers eux et, sur mon honneur, je te jure que du moment où je poserai ma main sur leur tête innocente, je les aimerai en vrai père, en ton nom. »

« Venez, alors. Je savais bien que je ne viendrais pas pour rien. Venez. Ils sont grossiers, effrayés, mais bons. Fiez-vous à Moi qui y lis les cœurs et l'avenir. Ils donneront paix et union à votre union, non pas tant maintenant mais dans l'avenir. Dans leur amour, vous retrouverez votre amour. Leurs innocents embrassements seront le meilleur ciment pour votre maison d'époux. Et le Ciel sera sur vous bienveillant, miséricordieux toujours pour votre charité. Ils sont à l'extérieur de la grille. Nous venons de Bethsaïda... »

Jeanne n'écoute plus. Elle court en avant, prise du désir ardent de caresser les enfants.

Et elle le fait en tombant à genoux pour serrer sur son sein les deux orphelins, en baisant leurs joues émaciées, pendant qu'eux regardent étonnés la belle dame aux vêtements couverts de joyaux. Et ils regardent Chouza qui les caresse et prend dans ses bras Mathias. Et ils regardent le splendide jardin et les serviteurs qui accourent. ..Et ils regardent la maison qui ouvre ses vestibules pleins de richesses, à Jésus et à ses apôtres. Et ils regardent Esther qui les couvre de baisers.

Le monde des rêves s'est ouvert pour les petits perdus... Jésus observe et sourit...

23 – ISMAEL BEN FABI

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Je vois Jésus qui marche rapidement sur une grand-route que le vent froid d'un matin d'hiver balaie et durcit. Les champs, des deux côtés de la route, présentent à peine un timide duvet de moissons qui viennent de percer, un voile fin de verdure qui annonce la promesse du futur pain, mais une promesse vraiment à peine perceptible. Il y a encore, à l'ombre, des sillons dépourvus de cette verdure naissante et bénie, et seuls les sillons qui se trouvent dans les endroits plus ensoleillés ont cette verdure si légère et pourtant déjà joyeuse puisqu'elle parle du printemps qui arrive. Les arbres à fruits sont encore dépouillés sans un bourgeon qui se gonfle sur leurs branches obscures. Seuls les oliviers ont leur couleur éternelle gris-vert, aussi triste sous le soleil d'août que dans la faible clarté de cette matinée d'hiver. Et avec eux montrent leur couleur verte, un vert pâteux de céramiques à peine teintées, les feuilles grasses des cactées.

Jésus chemine, comme souvent, à deux ou trois pas en avant de ses disciples. Ils sont tous bien enveloppés dans leurs manteaux de laine.

A un certain moment, Jésus s'arrête et se retourne pour interpeller ses disciples: "Connaissez-vous le chemin ?"

"C'est le chemin, mais ensuite où se trouve la maison, nous ne le savons pas, car elle est à l'intérieur des terres... Peut-être là où se trouve ce bosquet d'oliviers..."

"Non. Elle doit être là-bas au fond, au contraire, où se trouvent ces gros arbres dépouillés..."

"Il devrait y avoir une route pour les chars..."

En somme, ils ne savent rien de précis. On ne voit personne sur la route ou dans les champs. Ils avancent au hasard, en cherchant leur route.

Ils trouvent une petite maisonnette de pauvres avec deux ou trois petits champs autour. Une fillette est en train de tirer de l'eau à un puits.

"Paix à toi, fillette" dit Jésus en s'arrêtant à la limite de la haie qui a un passage pour la circulation.

"Paix à toi. Que veux-tu ?"

"Un renseignement. Où se trouve la maison d'Ismaël le pharisien ?"

"Tu es égaré, Seigneur. Il te faut revenir au carrefour et prendre celle qui va vers le couchant du soleil. Mais il faut marcher beaucoup, beaucoup, car tu dois retourner là, au carrefour, et puis marcher, marcher. As-tu mangé ? Il fait froid, et avec l'estomac vide, on le sent davantage. Entre, si tu veux. Nous sommes pauvres. Mais Toi aussi tu n'es pas riche. Tu peux t'en arranger. Viens." Et d’une voix perçante, elle appelle : "Maman !"

S'amène sur le seuil une femme d'environ trente-cinq, quarante ans. Son visage est honnête mais un peu triste. Dans ses bras elle a un enfant d'environ trois ans, à peine vêtu.

"Entre. Le feu est allumé. Je te donnerai du lait et du pain."

"Je ne suis pas seul, j'ai ces amis."

"Qu'ils entrent tous et la bénédiction de Dieu avec les pèlerins que je loge."

Ils entrent dans une cuisine basse et sombre qu'égaie un feu pétillant. Ils s'assoient çà et là sur des coffres bruts.

"Maintenant, je vais préparer... C'est le matin... Je n'ai encore rien mis en ordre... Excusez-moi."

"Tu es seule ?" C'est Jésus qui parle.

"J'ai un mari et des enfants. Sept. Les deux plus grands sont encore au marché de Naïm. Ils doivent y aller parce que mon mari est malade. Une grande douleur !... Les fillettes m'aident. Celui-ci est le plus petit, mais j'en ai encore un autre à peine plus grand."

Le petit, maintenant vêtu de sa tunique, accourt pieds nus vers Jésus et le regarde avec curiosité. Jésus lui sourit. L'amitié se fait. "Qui es-tu ?" demande l'enfant avec confiance.

"Je suis Jésus."

La femme se retourne pour le regarder attentivement. Elle est restée avec un pain dans les mains, entre le foyer et la table. Elle ouvre la bouche pour parler, mais ensuite elle se tait.

L'enfant continue : "Où vas-tu ?"

"Sur les chemins du monde."

"Pour quoi faire ?"

"Pour bénir les enfants qui sont bons et leurs maisons où l'on est fidèle à la Loi."

La femme se retourne pour faire un geste, puis elle fait un signe à Judas Iscariote qui est le plus près d'elle. Lui se penche vers la femme qui demande : "Qui est ton ami ?"

Et Judas, hautain, (il semble que le Messie soit tel grâce à son mérite et à sa bonté): "C'est le Rabbi de Galilée : Jésus de Nazareth. Tu ne le sais pas, femme ?"

"La Galilée n'est pas à notre portée et moi, j'ai tant de douleurs ! … Mais... pourrais-je le lui dire."

"Tu le peux" dit avec hauteur Judas. Mais il semble un gros bonnet qui accorde une audience...

Jésus continue de parler avec l'enfant qui Lui demande s'il a Lui aussi des enfants.

Pendant que la fillette déjà vue et une autre un peu plus grande apportent le lait et la vaisselle, la femme va près de Jésus. Elle reste un peu hésitante, puis elle pousse un cri étouffé : "Jésus, aie pitié de mon mari !"

Jésus se lève. Il la domine de sa grande taille, mais il la regarde avec tant de bonté qu'elle s'enhardit. "Que veux-tu que je fasse ?"

"Il est très malade, gonflé comme une outre, il ne peut se baisser pour travailler. Il ne trouve pas de repos, car il étouffe et s'agite... Et nous avons des enfants encore petits..."

"Tu veux que je le guérisse ? Mais pourquoi le veux-tu de Moi ?"

"Parce que c'est Toi. Je ne te connaissais pas, mais j'ai entendu parler de Toi. Le sort t'a conduit chez moi après que par trois fois je t'ai cherché à Naïm et à Cana. Deux fois, il y avait aussi mon mari. Il te cherchait, malgré la souffrance qu'il éprouvait à aller en char... Maintenant aussi il est parti avec son frère... On nous avait rapporté que le Rabbi, ayant quitté Tibériade, allait à Césarée de Philippe. Il y est allé pour t'attendre..."

"Je ne suis pas allé à Césarée. Je vais chez le pharisien Ismaël, et puis j'irai vers le Jourdain..."

"Toi, qui es bon, chez Ismaël ?"

"Oui. Pourquoi ?»

"Parce que... parce que... Seigneur, je sais que tu dis de ne pas juger, de pardonner et de s'aimer. Je ne t'ai jamais vu, mais j'ai cherché à savoir de Toi, le plus que je pouvais, et j'ai prié l'Éternel de pouvoir t'entendre au moins une fois. Je ne veux pas faire une chose qui te déplaise... Mais comment on peut ne pas juger Ismaël et l'aimer ? Moi, je n'ai rien de commun avec lui et je n'ai donc rien à lui pardonner. Les insolences, qu'il nous jette à la figure quand il rencontre notre pauvreté sur son chemin, nous les secouons avec la même patience que nous secouons la boue ou la poussière qu'il projette sur nous en passant rapidement avec son bige. Mais l'aimer et ne pas le juger, c'est trop difficile... Il est tellement méchant !"

"Il est tellement méchant ? Avec qui ?"

"Avec tout le monde. Il opprime ses serviteurs, il prête avec usure, et il a des exigences cruelles. Il n'aime que lui-même. Il est le plus cruel de la région. Il ne mérite rien, Seigneur."

"Je le sais. Tu dis vrai."

"Et tu vas chez lui ?"

"Il m'a invité."

"Méfie-toi, Seigneur. Il ne l'aura pas fait par amour. *Il ne peut t'aimer.* Et Toi... tu ne peux l'aimer."

"Moi, j'aime même les pécheurs, femme. Je suis venu pour sauver celui qui est perdu..."

"Mais lui, tu ne le sauveras pas. Oh ! Pardon d'avoir jugé ! Toi, tu sais... Tout est bien de ce que tu fais ! Pardonne à ma sotte langue et ne me punis pas."

"Je ne te punis pas, mais ne le fais plus. Aime même les méchants, non pas pour leur méchanceté, mais parce que c'est par l'amour qu'on leur obtient la miséricorde qui les convertit. Tu es bonne et désireuse de l'être encore davantage. Tu aimes la Vérité, et la Vérité qui te parle te dit qu'Elle t'aime, car selon la Loi, tu as de la pitié pour l'hôte et le pèlerin et c'est ainsi que tu as élevé tes enfants. Dieu sera ta récompense. Je dois aller chez Ismaël qui m'a invité pour me présenter à ses nombreux amis qui veulent me connaître. Je ne puis attendre ton mari qui, sache-le, est sur le chemin du retour. Mais dis-lui de souffrir encore un peu et de venir *tout de suite* chez Ismaël. Viens toi aussi. Je le guérirai."

«Oh ! Seigneur !..." la femme est à genoux aux pieds de Jésus et le regarde riant et pleurant. Puis elle dit : "Mais c'est le sabbat, aujourd’hui !…"

"Je le sais. J'ai besoin que ce soit le sabbat pour dire quelque chose à ce propos à Ismaël. *Tout ce que je fais, je le fais dans un but clair et exempt d'erreur*. Sachez-le tous, même vous, mes amis qui avez peur et voudriez que je conforme ma conduite aux convenances humaines pour ne pas en subir de dommage. C'est l'amour qui vous guide, je le sais. *Mais vous devez savoir aimer mieux celui que vous aimez, en ne faisant jamais passer* l'intérêt divin après l'intérêt de celui que vous aimez. Femme, je pars et je t'attends. Qu'il y ait une paix perpétuelle dans cette maison où on aime Dieu et sa Loi, où on respecte le mariage et où on élève saintement les enfants, où on aime le prochain et où on cherche la Vérité. Adieu."

Jésus met la main sur la tête de la femme et des deux fillettes, puis il se penche pour embrasser les enfants plus petits, et il sort.

Maintenant un faible soleil d'hiver tempère la fraîcheur de l'air. Un garçon d'environ quinze ans attend avec un char rustique en très mauvais état.

"Je n'ai que cela, Seigneur. Mais tu auras plus vite fait et plus commodément."

"Non, femme. Garde frais le cheval pour venir chez Ismaël. Montre-moi seulement la route la plus courte."

Le garçon se met à côté de Lui et, à travers champs et prés, ils vont vers une ondulation de terrain au-delà de laquelle il y a une vaste cuvette de quelques hectares bien cultivée, au milieu de laquelle se trouve une belle maison, large et basse, entourée d'un jardin bien cultivé.

"Voici la maison, Seigneur" dit le garçon. "Si tu n'as plus besoin de moi, je vais rentrer à la maison pour aider la mère."

"Va et sois toujours un bon fils. Dieu est avec toi."

 Jésus entre dans la somptueuse maison de campagne d'Ismaël. Des serviteurs, en grand nombre, accourent à la rencontre de l'Hôte, certainement attendu. D'autres vont prévenir le maître qui sort à la rencontre de Jésus en Lui faisant de profondes inclinations.

"Sois le bienvenu, Maître, dans ma maison !"

"Paix à toi, Ismaël Ben Fabi. Tu m'as désiré. Je viens. Pourquoi m'as-tu invité ?"

"Pour avoir l'honneur de t'avoir et te présenter à mes amis. Je veux qu'ils soient aussi les tiens, comme je veux que tu sois pour moi un ami."

"Je suis ami de tout le monde, Ismaël."

"Je le sais. Mais, tu sais ! Il est bien d'avoir des amitiés en haut lieu. La mienne et celle de mes amis sont telles. Toi, pardonne-moi de te le dire, tu négliges trop ceux qui peuvent t'appuyer..."

"Et tu es de ceux-ci ? Pourquoi ?"

"Je suis de ceux-ci. Pourquoi ? Parce que je t'admire et que je veux que tu sois pour moi un ami."

"Ami ! Mais sais-tu, Ismaël, le sens que je donne à ce mot ? Pour beaucoup un ami cela veut dire une connaissance, pour d'autres un complice, pour d'autres un serviteur. Pour Moi cela veut dire : fidèle à la Parole du Père. Qui n'est pas cela ne peut être un ami pour Moi, ni Moi pour lui."

"Mais c'est justement parce que je veux être fidèle que je veux ton amitié, Maître. Tu ne le crois pas ? Regarde : voici Eléazar qui arrive. Demande-lui comme je t’ai défendu auprès des Anciens. Eléazar, je te salue. Viens, car le Rabbi veut te demander une chose."

Profondes salutations et réciproques coups d’œil investigateurs.

"Toi, Eléazar, dis ce que j'ai dit du Maître la dernière fois que nous nous sommes réunis."

"Oh ! Un véritable éloge ! Une défense passionnée! Il m'est alors venu l'envie de t'entendre, tant Ismaël parlait de Toi, Maître, comme du Prophète le plus grand venu au peuple d'Israël. Je me souviens qu'il disait que personne n'avait une parole plus profonde que la tienne, n'exerçait une fascination plus grande, et que si tu sauras mettre en œuvre l'épée, comme tu sais parler, il n'y aura pas de roi plus grand que Toi en Israël."

"Mon Royaume !... Il n'est pas humain, ce Royaume, Eléazar."

"Mais le Roi d'Israël ?!"

"Que s'ouvrent vos esprit pour comprendre les paroles secrètes. Il viendra le Royaume du Roi des rois. Mais non pas selon les estimations humaines. Non pas pour ce qui périt, mais pour ce qui est éternel. On y arrive non par un chemin fleuri et triomphal, ni sur un tapis empourpré du sang ennemi, mais par le rude chemin du sacrifice et par la douce échelle du pardon et de l'amour. *Ce sont les victoires contre nous-mêmes qui nous donneront ce Royaume.* Et que Dieu veuille que le plus grand nombre d'israélites puissent me comprendre. Mais il n'en sera pas ainsi. Vous pensez ce qui n'est pas. Dans ma main, il y aura un sceptre et c'est le peuple d'Israël qui l'y aura mis, Royal et Éternel. Aucun roi ne pourra l'enlever à ma Maison. Mais beaucoup en Israël ne pourront le voir sans frémir d'horreur, car il aura un nom qui sera atroce pour eux."

"Tu ne nous crois pas capables de te suivre ?"

"Si vous le vouliez, vous le pourriez. Mais vous ne le voulez pas. Pourquoi vous ne voulez pas ? Vous êtes âgés désormais. L'âge devrait vous donner compréhension et justice. Justice aussi pour vous-mêmes. Les jeunes... pourront se tromper et puis se repentir. Mais vous ! La mort est toujours proche pour les plus âgés. Eléazar, tu es moins enveloppé dans les théories que beaucoup de tes semblables. Ouvre ton cœur à la Lumière..."

Ismaël revient avec cinq autres pharisiens pompeux. "Venez donc dans la maison" dit le maître. Et, quittant l'atrium garni de sièges et de tapis, ils entrent dans une pièce où on leur apporte des amphores et des bassines pour les ablutions. Puis ils passent dans la salle à manger très richement préparée.

"Jésus à côté de moi, entre Eléazar et moi" commande le maître. Et Jésus, qui s'était tenu au fond de la salle près des disciples un peu intimidés et laissés de côté, doit s'asseoir à la place d'honneur. Le repas commence avec de nombreux plats de viandes et de poissons rôtis. Des vins et, me semble-t-il, des sirops, ou au moins des eaux miellées, passent et repassent.

Tous essaient de faire parler Jésus. L'un d'eux, un vieillard tout tremblotant, demande d'une voix éraillée de vieillard décrépit : "Maître, est-ce vrai ce qu'on dit, que tu as l'intention de modifier la Loi ?"

"Je ne changerai pas un iota à la Loi. Au contraire, (et Jésus appuie sur les mots) je *suis justement venu pour la rendre de nouveau intègre comme quand elle fut donnée à Moïse.»*

"Voudrais-tu dire qu'elle a été changée ?"

"Non, jamais. Uniquement qu'elle a subi le sort de toutes les choses élevées mises dans la main de l'homme."

"Que voudrais-tu dire ? Précise."

"Je veux dire que l'homme, par suite de l'ancien orgueil ou pour l'ancien foyer de la triple luxure, a voulu en retoucher les paroles droites et en a fait quelque chose qui opprime les fidèles alors que, pour ceux qui les ont retouchées, ce n'est qu'un amas de phrases... qu'on laisse à l'usage des autres."

"Mais, Maître ! Nos rabbins..."

"C'est une accusation !"

"Ne nous déçois pas dans notre désir de t'être utile !..."

"Hé ! Hé ! Ils ont raison de t'appeler révolté !"

"Silence ! Jésus est mon hôte. Qu'il parle en toute liberté."

"Nos rabbins, pour commencer, se sont ingéniés et ont peiné dans l'intention sainte de rendre plus facile l'application de la Loi. Dieu Lui-même a commencé cet enseignement quand aux paroles des dix commandements Il a ajouté des explications plus détaillées. Cela pour que l'homme n'eût pas l'excuse de ne pas avoir su comprendre. Œuvre sainte donc celle des maîtres qui ont brisé en morceaux, pour les petits de Dieu, le pain donné par Dieu à l'esprit. *Mais sainte quand elle poursuivait un but qui était droit.* Il n'en fut pas toujours ainsi. Et maintenant moins que jamais. Mais pourquoi voulez-vous me le faire dire, vous qui vous offensez si je vous énumère les fautes des puissants !"

"Des fautes ! Des fautes ! Nous n'avons que des fautes, nous ?"

"Je voudrais que vous n'aviez que des mérites !»

"Mais nous ne les avons pas. Tu le penses et ton regard le dit. Jésus, ce n'est pas en critiquant que l'on acquiert l'amitié des puissants. Tu ne règneras pas. Tu n'en connais pas l'art."

"Je ne demande pas de régner suivant vos idées, et je ne mendie pas des amitiés. C'est l'amour que je veux, mais un amour honnête et saint. Un amour qui va de Moi à ceux que j'aime, et qui se manifeste en usant à l'égard des pauvres de ce dont je prêche l'usage: la miséricorde."

"Moi, depuis que je t'ai entendu, je ne prête plus à usure" dit l'un.

"Et Dieu t'en récompensera."

"Le Seigneur m'est témoin que je n'ai plus frappé mes serviteurs qui auraient mérité le fouet, quand on m'a eu dit une de tes paraboles" dit un autre.

"Et moi ? C'est plus de dix boisseaux d'orge que j'ai laissés dans les champs pour les pauvres !" dit encore un autre.

Les pharisiens se louent copieusement.

Ismaël n'a pas parlé. Jésus l'interpelle : "Et toi, Ismaël !"

"Oh ! Moi ! J'ai *toujours* usé de miséricorde. Je n'ai qu'à continuer comme j'ai toujours fait."

"C'est bien pour toi ! S'il en est ainsi réellement, tu es l'homme qui ne connaît pas les remords."

"Oh ! Certainement pas !"

Jésus le transperce de son œil de saphir. Eléazar touche le bras de Jésus : "Maître, écoute-moi. J'ai un cas spécial à te soumettre. J'ai acquis récemment une propriété d'un malheureux qui s'est ruiné pour une femme. Il me l'a vendue, mais sans me dire qu'il y avait une vieille servante, sa nourrice, maintenant aveugle et presque idiote. Le vendeur n'en veut pas. Moi... je n'en voudrais pas. Mais, la jeter à la rue.., Que ferais-tu, Maître ?"

«Toi, que ferais-tu si tu devais donner un conseil à un autre ?"

"Je dirais : "Garde-la. Tu ne te ruineras pas pour un pain"."

"Et pourquoi parlerais-tu ainsi ?"

"Mais !... parce que je pense que c'est ainsi que j'agirais et je voudrais qu'on agisse ainsi à mon égard..."

"Tu es très près de la Justice, Eléazar. Agis comme tu conseillerais de le faire et le Dieu de Jacob sera toujours avec toi."

"Merci, Maître."

Les autres bougonnent entre eux. "Qu'avez-vous à murmurer ?" demande Jésus. "N'ai-je pas parlé juste ? Et lui n'a-t-il pas parlé avec justice ? Ismaël, défends tes hôtes, toi qui as toujours agi avec miséricorde."

"Maître, tu parles bien, mais… si on agissait toujours ainsi !... On serait victime des autres."

"Et il vaut mieux, selon toi, que ce soient les autres qui soient nos victimes, n'est-ce pas ?"

"Je ne dis pas cela. Mais il y a des cas..."

"La Loi dit d'avoir miséricorde..."

"Oui, pour le frère pauvre, pour l'étranger, le pèlerin, la veuve et l'orphelin. Mais cette vieille, qui est tombée dans les bras d'Eléazar, n'est pas sa sœur, ni pèlerine, ni étrangère, ni orpheline ou veuve. Rien pour lui. Ni plus ni moins qu'un vieux tableau, oublié par le vrai maître dans la propriété vendue. Eléazar pourrait donc la chasser sans scrupules d'aucune sorte. Enfin la responsabilité de la mort de la vieille ne lui reviendrait pas, mais reviendrait à son vrai maître..."

"...qui ne peut plus la garder puisqu'il est pauvre lui aussi, et par conséquent lui aussi est exempt d'obligations. De sorte que si la petite vieille meurt de faim, c'est elle qui est coupable, n'est-ce pas ?"

"C'est cela, Maître. C'est le sort de ceux... qui ne servent plus. Les malades, les vieux, les incapables, sont condamnés à la misère, à la mendicité. Et la mort est ce qu'il y a de meilleur pour eux... C'est ainsi depuis que le monde est monde et il en sera toujours ainsi..."

"Jésus, aie pitié de moi !" Un cri de détresse entre par les fenêtres fermées, car la salle est fermée et avec les lampes allumées, peut-être à cause du froid.

"Qui m'appelle ?"

"Quelque importun. Je le ferai chasser. Ou quelque mendiant. Je lui ferai donner un pain."

"Jésus, je suis malade. Sauve-moi !"

"Je l'ai dit : un importun. Je punirai les serviteurs pour l'avoir fait passer." Et Ismaël se lève.

Mais Jésus, plus jeune d'au moins vingt ans et qui le dépasse du cou et de la tête, le fait se rasseoir en lui mettant la main sur l'épaule et en commandant : "Reste, Ismaël. Je veux voir celui qui me cherche. Faites-le entrer."

Il entre un homme aux cheveux encore noirs. Il peut avoir environ quarante ans. Mais il est enflé comme un tonneau et jaune comme un citron, avec les lèvres violettes entrouvertes et la bouche haletante. Il est accompagné par la femme de la première partie de la vision.

L'homme avance avec peine à cause de la maladie et de la crainte. Il voit qu'on le regarde d'un si mauvais œil ! Mais Jésus a quitté sa place et il est allé vers le malheureux en le prenant par la main et en l'amenant au milieu de la salle dans l'espace vide entre les tables disposées en fer à cheval. Exactement sous le lampadaire.

"Que veux-tu de Moi ?"

"Maître... je t'ai tant cherché... depuis si longtemps... Je ne veux rien que la santé... pour mes enfants et ma femme... Toi, tu peux tout... Vois à quoi je suis réduit..."

"Et tu crois que je puis te guérir ?"

"Si je le crois !... Tout pas m'est douloureux... toute secousse pénible... mais pourtant j'ai fait des milles pour te chercher... et puis avec le char je t'ai suivi aussi... mais je ne te rattrapais jamais… Si je le crois !... Je suis étonné de n'être pas encore guéri, depuis que ma main est dans la tienne, car tout en Toi est saint, ô Saint de Dieu."

Le pauvre souffle comme un phoque par l'effort qu'il fait pour tant parler. La femme regarde son mari et Jésus, et elle pleure.

Jésus les regarde et il sourit. Puis il se tourne et il demande : "Toi, vieux scribe, (il parle au vieux à la voix chevrotante qui a parlé le premier) réponds-moi : est-il permis de guérir pendant le sabbat ?"

"Pendant le sabbat il n'est permis de faire aucun travail."

"Même pas de sauver quelqu'un du désespoir ? Ce n'est pas un travail manuel."

"Le sabbat est consacré au Seigneur."

"Quelle œuvre plus digne d'un jour sacré que de faire qu’un fils de Dieu dise à son Père : "Je t'aime et te loue parce que Tu m'as guéri " ?!"

"Il doit le faire, même s'il est malheureux."

"Chanania, sais-tu qu'en ce moment ton bois le plus beau est en train de brûler, et que toute la pente de l'Hermon rougit de l'éclat des flammes ?"

Le vieil homme bondit comme si un aspic l'avait mordu : "Maître, tu dis la vérité ou bien est-ce une plaisanterie ?"

"Je dis la vérité. Je vois et je sais."

"Oh ! Malheureux que je suis ! Mon bois le plus beau ! Des milliers de sicles en cendre ! Malédiction ! Maudits soient les chiens qui m'y ont mis le feu ! Que leurs viscères brûlent comme mon bois !" Le petit vieux est désespéré.

"Ce n'est qu'un bois, Chanania, et tu te plains ! Pourquoi ne donnes-tu pas louange au Seigneur, dans ce malheur ? Lui ne perd pas du bois qui renaît, mais la vie et le pain de ses enfants, et il devrait donner la louange que toi tu ne donnes pas ? Donc scribe, il ne m'est pas permis de le guérir le jour du sabbat ?"

"Maudit sois-tu, lui et le sabbat ! J'ai bien autre chose à penser, moi..." et, bousculant Jésus qui lui avait mis une main sur le bras, il sort furieux et on l'entend brailler de sa voix chevrotante pour avoir son char.

"Et maintenant ?" demande Jésus en tournant son regard vers les autres. "Et maintenant vous, dites-moi: est-ce permis ou non ?"

Personne ne répond. Eléazar baisse la tête après avoir entrouvert les lèvres, que pourtant il referme, saisi par le froid qui a envahi la salle.

"Eh bien, Moi, je vais parler" dit Jésus. Et son aspect est imposant et sa voix est un tonnerre comme toujours quand il va opérer un miracle. "Je vais parler. Je parle. Je dis : homme, qu'il te soit fait selon ce que tu crois. Tu es guéri. Loue l'Eternel. Va en paix."

L'homme reste interdit. Peut-être pensait-il redevenir d'un coup agile comme autrefois. Et il lui semble qu'il n'est pas guéri. Mais qui sait ce qu'il ressent... il pousse un cri de joie, se jette aux pieds de Jésus et les baise.

"Va, va ! Sois toujours bon. Adieu !" L'homme sort suivi de la femme qui, jusqu'au dernier moment, se retourne pour saluer Jésus.

"Pourtant, Maître... Dans ma maison... Le jour du sabbat..."

"Tu n'approuves pas ! Je le sais. Et c'est pour cela que je suis venu. Ami, toi ? Non. Mon ennemi. Tu n'es pas sincère avec Moi, ni avec Dieu."

"Tu m'offenses, maintenant ?"

"Non, je dis la vérité. Tu as dit qu'Eléazar n'est pas tenu de secourir cette petite vieille parce qu'elle n'appartient pas à sa propriété. Mais toi, tu avais deux orphelins dans ta propriété. C'étaient les enfants de deux serviteurs fidèles qui sont morts au travail, l'un avec la faux en main, l'autre tuée par une fatigue excessive. Pour que tu la gardes, elle avait dû ajouter à son service celui de son mari. Tu disais : "J'ai fait un contrat pour deux travailleurs et, pour te garder, j'exige ton travail et celui du mort". Et elle te l'a donné, et elle est morte avec l'enfant qu'elle portait, car cette femme était mère, et elle n'a pas eue la pitié que l'on a pour une bête qui engendre. Où sont maintenant ces deux petits ?"

"Je ne sais pas... Ils sont disparus, un jour."

"Ne mens pas maintenant. Il suffit d'avoir été cruel. Il ne faut pas ajouter le mensonge pour rendre tes sabbats odieux à Dieu, même s'ils sont exempts d’œuvres serviles. Où sont ces petits ?"

"Je ne sais pas. Je ne sais plus, crois-le."

"Moi, je le sais. Je les ai trouvés un soir de novembre, froid, pluvieux, sombre. Je les ai trouvés affamés et tremblants, près d'une maison, comme deux petits chiens à la recherche d'une bouchée de pain... Maudits et chassés par un homme qui avait des entrailles de chien, un homme pire qu'un chien, car un chien aurait eu pitié de ces deux orphelins. Et toi et cet homme, vous n'avez pas eu pitié. Leurs parents ne te servaient plus, n'est-ce pas ? Ils étaient morts. Les morts ne peuvent que pleurer dans leurs tombeaux, en entendant les sanglots de leurs enfants malheureux dont les autres ne s'occupent pas. Cependant les morts portent à Dieu, par leur esprit, leurs pleurs et ceux de leurs enfants orphelins, et ils disent : "Seigneur, exerce, Toi, nos vengeances, puisque le monde opprime quand il ne peut plus exploiter". Les deux petits n'étaient pas encore en âge de te servir, n'est-ce pas ? Oui et non, car la petite pouvait servir pour glaner... Et tu les as chassés, en leur refusant même le peu de bien qui appartenait au père et à la mère. Ils pouvaient mourir de faim et de froid comme deux chiens sur un chemin. Ils pouvaient vivre en devenant l'un voleur l'autre une prostituée, car la faim porte au péché. Mais que t'importait ?

Il y a un moment, tu as cité la Loi à l'appui de tes théories. Et la Loi ne dit-elle pas alors : "Ne faites pas de tort à la veuve et à l'orphelin. Si vous leur faites du tort, leurs voix s'élèveront vers Moi. J'entendrai leurs cris et ma fureur s'enflammera et je vous exterminerai par l'épée, et vos femmes resteront veuves et vos enfants orphelins"? N'est-ce pas ce que dit la Loi ? Et alors, pourquoi ne l'observes-tu pas ? Tu m'as défendu auprès des autres ? Et alors pourquoi ne prends-tu pas, en toi-même, la défense de ma Doctrine ? Tu veux être pour Moi un ami ? Et alors pourquoi fais-tu le contraire de ce que je dis ?

L'un de vous est en train de courir à perdre haleine, s'arrachant les cheveux à cause de la ruine de son bois. Et il ne se les arrache pas pour les ruines de son cœur ! Et toi, qu'attends-tu pour le faire ? Pourquoi voulez-vous vous croire parfaits, vous auxquels le sort a donné une haute situation ? Et si vous l'êtes en quelque chose, pourquoi ne cherchez-vous pas à l'être en tout ? Pourquoi me haïssez-vous parce que je découvre vos plaies ? Je suis le Médecin de votre esprit. Est-ce qu'un médecin peut guérir sans découvrir et nettoyer les plaies ? Mais ne savez-vous pas qu'un grand nombre, et cette femme qui est sortie est une de ceux-là, méritent la première place au banquet de Dieu en dépit de leur apparence mesquine ! Ce n'est pas l'extérieur, c'est le cœur et l'esprit qui ont de la valeur. Dieu vous voit, du haut de son trône, et Il vous juge. Combien Il en voit qui valent mieux que vous ! Par conséquent, écoutez.

Prenez toujours comme règle de conduite cela : quand on vous invite à un banquet de noces, choisissez toujours la dernière place. Double honneur vous en reviendra quand le maître vous dira : "Ami, avance". Honneur de mérite et honneur d'humilité. Alors que... O triste moment pour un orgueilleux d'avoir la honte de s'entendre dire : "Va là-bas, au fond, car il y a quelqu'un qui est plus que toi". Et faites la même chose dans le banquet secret de votre esprit pour les noces avec Dieu. Qui s'humilie sera exalté, et qui s'exalte sera humilié.

Ismaël, ne me hais pas parce que Moi je te soigne. Moi, je ne te hais pas. Je suis venu pour te guérir. Tu es plus malade que cet homme. Tu m'as invité pour te donner du lustre à toi-même et satisfaire tes amis. Souvent tu invites, mais par orgueil et pour ton plaisir. Ne le fais pas. N'invite pas les riches, les parents, les amis. Mais ouvre ta maison, ouvre ton cœur aux pauvres, aux mendiants, aux estropiés, aux boiteux, aux orphelins et aux veuves. Ils ne te donneront en échange que des bénédictions. Mais Dieu les changera pour toi en grâces. Et à la fin… oh ! à la fin, quel sort bienheureux pour tous les miséricordieux qui seront récompensés par Dieu à la résurrection des morts !

Malheur à ceux qui caressent seulement une espérance de profit et puis ferment leur cœur au frère qui ne peut plus servir. Malheur à eux ! Je ferai les vengeances de ceux qui ont été abandonnés."

"Maître... je... je veux te satisfaire. Je prendrai encore ces enfants."

"Non."

"Pourquoi ?"

"Ismaël ?!…"

Ismaël baisse la tête. Il veut faire l'humble. Mais c'est une vipère à laquelle on a pressé le venin et elle ne mord plus parce qu'elle sait qu'elle n'en a plus, mais pourtant elle attend le moment de mordre...

Eléazar essaie de ramener la paix en disant : "Bienheureux ceux qui prennent part au banquet de Dieu dans leur esprit et dans le Royaume éternel. Mais crois-le, Maître, c'est la vie qui nous apporte des obstacles. Les charges... les occupations..."

Jésus dit la parabole du banquet et pour finir : "Les charges... les occupations, as-tu dit. C'est vrai. C'est pour cela que je t'ai dit, au commencement de ce banquet, que mon Royaume se conquiert par des victoires sur soi-même et non par des victoires sur des champs de bataille. La place au grand Banquet est pour ces humbles de cœur qui savent être grands par leur fidèle amour qui ne mesure pas le sacrifice et qui surmonte tout pour venir à Moi. Même une heure suffit pour changer un cœur. Pourvu que ce cœur le *veuille.* Et il suffit d'une parole. Je vous en ai tant dit. Et je regarde... Dans un cœur va naître une plante sainte. Dans les autres, des ronces pour Moi et, dans ces ronces, des aspics et des scorpions. Peu importe. Je vais droit mon chemin. Qui m'aime me suive. Je vais en appelant à ma suite. Que ceux qui ont le cœur droit viennent à Moi. Je vais en instruisant. Que ceux qui cherchent la justice s'approchent de la Fontaine. Pour les autres... pour les autres c'est le Père Saint qui les jugera.

Ismaël, je te salue. Ne me hais pas. Réfléchis. Et rends-toi compte que j'ai été sévère par amour, non par haine. Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent, paix à tous si vous la méritez."

45 – LE SABBAT AVANT L’ENTREE A JERUSALEM.

1. LE MIRACLE DE MATHUSALEM OU SCIALEM

*(Prépassion ; Livre 8)*

Le temps s'est rétabli après les pluies des jours précédents, dans le ciel très pur un soleil resplendissant. La terre, nettoyée par les pluies, est pure comme l'atmosphère. Elle semble créée depuis quelques heures tant elle est fraîche et pure. Tout resplendit et tout chante dans la sérénité du matin.

[Jésus](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Jesus.htm) se promène lentement le long des sentiers les plus écartés du jardin. Seul quelque serviteur jardinier observe cette promenade solitaire dans les premières heures du matin, mais personne ne trouble le Maître. Au contraire, ils se retirent silencieusement pour le laisser en paix,

Du reste c'est le sabbat, jour de repos et les jardiniers ne sont pas au travail. Mais par suite d'une accoutumance aussi longue que leur vie ils sont dehors pour observer les plantes, les ruches, les fleurs pour lesquels il n'y a pas de sabbat, et qui parfument, bruissent et bourdonnent au soleil et au petit vent d'avril. Puis le jardin s'anime lentement, d'abord les serviteurs de la maison et les servantes, puis les apôtres et les [femmes disciples](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/FemmesDisciples.htm), en dernier lieu [Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm). Jésus les rejoint en leur adressant son salut.

"Depuis quand es-tu ici, Maître ?" demande Lazare en secouant des gouttes de rosée des boucles des cheveux de Jésus.

"Depuis l'aurore. Tes oiseaux m'ont appelé pour louer Dieu et je suis sorti ici. Contempler Dieu dans les beautés de la Création, c'est l'honorer et prier avec l'émotion de l'esprit. Elle est belle la Terre. Et dans ces premières heures du jour, d'un jour comme celui-là, elle nous apparaît fraîche comme elle l'était dans les premières heures de sa vie."

"C'est vraiment un temps de Pâque. Il s'est arrangé et le beau temps durera car il s'est arrangé au début de la lune avec un vent favorable" déclare [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm).

"Cela me réjouit. La Pâque avec l'eau, c'est triste."

"Davantage encore : elle est nuisible aux moissons. Le grain demande du soleil maintenant qu'il va vers la moisson" dit [Barthélemy](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nathanael.htm).

"Je suis heureux d'être ici en paix. Aujourd'hui c'est le sabbat et il ne viendra personne, pas d'étranger parmi nous" dit [André](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Andre.htm).

"Tu te trompes : il y a un hôte, un [petit hôte](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Scialem.htm). Il dort encore, Maître. Le lit mœlleux et l'estomac repu lui donnent un long sommeil. Je suis passé pour le voir. [Noémi](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NoemiNourrice.htm) le veille" dit Lazare.

"Mais qui est-ce ? Quand est-il venu ? Qui l'a amené ? Pourquoi en parles-tu comme si c'était un enfant ?" demandent hommes et femmes.

"C'est un enfant, un pauvre enfant. C'est sa souffrance qui l'a amené ici. Il était là, contre les barres de la grille, regardant vers la maison. Et le Maître l'a accueilli."

"On ne savait rien... Pourquoi ?"

"Parce que l'enfant avait besoin de paix" répond Jésus, et son visage s'absorbe en une pensée profonde alors qu'il termine : "Et dans la maison de Lazare, on sait se taire."

Un serviteur vient dire quelque chose à [Marthe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Marthe.htm) et puis se retire pour revenir avec les autres qui portent des plateaux garnis d'amphores de lait et des bols, et du pain avec du beurre et du miel. Tous se servent en s'assoyant ça et là sur les sièges disséminés. Mais ensuite, ils décident de se grouper de nouveau autour du Maître et Lui demandent une parabole, "une belle parabole" disent-ils "sereine comme ce jour de nisan."

"Ce n'est pas une, mais deux que je vais vous donner. Écoutez.

Un homme voulut un jour allumer deux lampes pour honorer le Seigneur dans l'une de ses fêtes. Il prit donc deux vases d'égale largeur, y mit la même quantité et la même qualité d'huile, une même mèche. Il les alluma à la même heure afin qu'elles prient à sa place pendant que lui travaillerait comme il lui était permis. Il revint après un moment et il vit que l'une des lampes avait une vive flamme alors que l'autre avait une petite flamme tout à fait tranquille qui mettait tout juste un point lumineux dans le coin où brûlaient les lampes. L'homme pensa que sa mèche était mal faite. Il l'observa. Non, elle allait bien. Mais elle ne voulait pas brûler aussi joyeusement que l'autre lampe. Celle-ci faisait vibrer sa flamme comme une langue de feu et paraissait vraiment murmurer des paroles, tant elle était joyeuse et tant, en s'agitant pour éclairer, elle avait jusqu'à un léger murmure.

"Cette lampe chante vraiment les louanges du Seigneur Très-Haut !" se dit-il. "Alors que celle-ci ! Regarde-la, mon âme ! Il semble qu'il lui pèse d'honorer le Seigneur, tant elle le fait avec peu d'ardeur !" et il retourna à son travail.

Il revint après un moment. Une flamme avait encore plus monté et l'autre avait encore plus baissé et brûlait de plus en plus tranquille alors que l'autre vibrait avec plus de splendeur. Il revint une seconde fois : c'était la même chose. Une troisième fois : la même chose. Mais en venant la quatrième fois, il trouva la pièce pleine d'une fumée nauséabonde et épaisse, au travers de laquelle une seule petite flamme brillait. Il alla à l'étagère où étaient les lampes et il vit que celle qui flamboyait d'abord avec tant d'ardeur s'était totalement consumée et noircie et elle avait même souillé de sa langue la blancheur du mur. L'autre, au contraire, continuait avec sa lumière toujours égale d'honorer le Seigneur.

Il allait parer à l'incident quand une voix se fit entendre près de lui : "Ne change pas l'état des choses, mais médite sur elles qui sont un symbole. Je suis le Seigneur".

L'homme se jeta le visage par terre en adorant, et avec une grande crainte, il osa dire : "Je suis sot. Explique-moi, ô Sagesse, le symbole des lampes dont celle qui paraissait t'honorer le plus activement a fait des dégâts alors que l'autre continue de donner sa lumière".

"Oui, Je vais le faire. Il en est des cœurs des hommes comme de ces deux lampes. Il y en a qui au début brûlent et resplendissent et sont admirées par les hommes tant leur flamme semble parfaite et constante. Et il y en a qui ont un doux éclat qui n'attire pas l'attention et peut paraître tiédeur pour honorer le Seigneur. Mais passée la première flambée, ou la seconde ou la troisième, entre la troisième et la quatrième elles font des dégâts, et puis s'éteignent non sans dommages; c'est qu'elles n'avaient pas une lumière sûre. Elles ont voulu briller plutôt pour les hommes que pour le Seigneur, et l'orgueil les a consumées en peu de temps dans une fumée noire et lourde qui a même obscurci l'air. Les autres ont eu une volonté unique et constante : honorer Dieu seul et, sans se soucier des louanges de l'homme, elles se sont consumées elles-mêmes avec une flamme durable et pure, sans fumée et sans mauvaise odeur. Sache imiter la lumière constante, car elle seule est agréable au Seigneur".

L'homme releva la tête... L'air s'était purifié de la fumée et la fidèle étoile de lumière brillait maintenant seule, pure, ferme, en l'honneur de Dieu, en faisant briller le métal de la lampe comme si c'était de l'or pur. Et il la regarda briller, toujours pareille, pendant des heures et des heures, jusqu'au moment où doucement, sans fumée ni puanteur, sans salir son vêtement, la flamme s'exhala en un dernier éclat : elle paraissait s'élever au ciel pour se fixer parmi les étoiles, après avoir dignement honoré le Seigneur jusqu'à la dernière goutte et le dernier instant de sa vie.

En vérité, en vérité je vous dis que nombreux sont ceux qui au début produisent une grande flamme et s'attirent l'admiration du monde, qui ne voit que l'extérieur des actions humaines, mais qui périssent ensuite en se carbonisant et en répandant leurs acres fumées. Et en vérité je vous dis que Dieu n'apporte pas d'attention à leur flamme, car Il voit qu'elle brûle orgueilleusement pour une fin humaine.

Bienheureux ceux qui savent imiter la seconde lampe et ne pas se carboniser, mais monter au Ciel par la dernière palpitation de leur constant amour."

"Quelle parabole étrange ! Mais vraie ! Belle ! Elle me plaît ! Je voudrais savoir si nous sommes les lumières qui montent vers le Ciel." Les apôtres échangent leurs impressions.

[Judas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm) trouve moyen de mordre. Il s'attaque à [Marie de Magdala](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieMagdala.htm) et à [Jean de Zébédée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm) : "Attention, Marie, et toi, Jean. Vous êtes parmi nous les lumières flamboyantes... Qu'il ne vous arrive pas malheur !"

Marie de Magdala est sur le point de répondre, mais elle se mord les lèvres pour ne pas dire les paroles qui lui étaient montées du cœur. Elle regarde Judas. Elle se borne à le regarder, mais ce regard est si ardent que Judas cesse de rire et de la fixer.

Jean, au cœur doux, bien que brûlant de charité, répond doucement : "Et à cause de mon manque de capacité, cela pourrait arriver. Mais je me fie à l'aide du Seigneur et j'espère pouvoir me consumer jusqu'à la dernière goutte et jusqu'au dernier instant pour honorer le Seigneur notre Dieu."

"Et l'autre parabole ? Tu en as promis deux" dit [Jacques d'Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JacquesAlphee.htm).

"Voilà ma seconde parabole. Elle ne va pas tarder..." et il montre la porte de la maison fermée par le rideau que le vent remue lentement et qui ensuite s'écarte, déplacée par la main d'un serviteur, pour donner passage à la vieille Noémi qui se précipite aux pieds de Jésus en disant : "Mais l'enfant est sain ! Il n'est plus difforme ! Tu l'as guéri pendant la nuit. Il s'était éveillé, et je préparais le bain pour le laver avant de lui mettre la tunique et le vêtement que j'avais cousu pendant la nuit en utilisant un vêtement que Lazare a mis de côté. Mais quand je lui ai dit : "Viens, enfant" et que j'ai écarté les couvertures, j'ai vu que son petit corps, si déformé hier, n'était plus pareil. Et j'ai crié. Sont accourues [Sara](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SaraBethanie.htm) et [Marcella](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Marcelle.htm) qui ne savaient même pas qu'un enfant dormait dans mon lit et je les ai quittées pour accourir te le dire..."

La curiosité s'empare de tout le monde. Questions, angoisse de voir. Jésus apaise le bruit d'un geste. Il ordonne à Noémi : "Retourne près de l'enfant. Lave-le, passe-lui son vêtement et amène-le-moi ici."

Puis il se tourne vers ses disciples : "Voici la seconde parabole et elle peut être dite : "La vraie justice ne fait pas de vengeance ni de différence".

Un homme, ou plutôt l'Homme, le Fils de l'homme, a des ennemis et des amis. Peu d'amis, beaucoup d'ennemis et des ennemis dont il n'ignore pas la haine ni les pensées, et dont il connaît la volonté et qui ne fléchira devant aucune action, pour horrible qu'elle soit. En cela ils sont plus forts que ses amis dont la peur ou la déception, ou une confiance excessive, font des béliers qui dissipent inutilement leurs forces. Ce Fils de l'homme, aux ennemis nombreux, et auquel on reproche tant de choses qui ne sont pas vraies, a rencontré hier un pauvre enfant, le plus désolé des enfants, fils de quelqu'un qui est son ennemi. L'enfant était difforme et estropié, et il demandait une grâce étrange : celle de mourir. Tous demandent des honneurs et des joies au Fils de l'homme, demandent la santé, demandent la vie. Ce pauvre enfant demandait de mourir pour ne plus souffrir. Il a déjà connu toutes les souffrances de la chair et du cœur, car celui qui l'a engendré et qui me hait sans raison, hait aussi l'innocent malheureux qu'il a engendré. Je l'ai guéri pour qu'il ne souffre plus, pour qu'au-delà de la santé physique, il puisse arriver à la santé spirituelle. Sa petite âme aussi est malade. La haine du père et le mépris des hommes l'ont blessée et privée d'amour. Il lui est resté seulement la foi dans le Ciel et dans le Fils de l'homme auquel, ou plutôt auxquels, il demande de mourir. Le voilà : vous allez l'entendre parler."

[L'enfant](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Scialem.htm), peigné et lavé dans son petit vêtement de laine blanche que Noémi lui a cousu rapidement pendant la nuit, s'avance tenu par la main par la vieille nourrice. Il est petit, bien que n'étant plus courbé ni bancal, il semble déjà plus grand qu'hier. Il a un petit visage irrégulier et un peu fané d'un enfant que la souffrance a rendu précocement adulte. Mais il n'est plus difforme. Ses petits pieds nus foulent le sol avec assurance d'un pas qui n'a plus la claudication de ceux qui sont bancals; ses épaules amaigries sont bien droites dans leur maigreur; le cou effilé les dépasse et semble long quand on le compare à hier quand il s'enfonçait dans les clavicules asymétriques.

"Mais... mais c'est le fils [d'Anna de Nahoum](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/AnnaNahum.htm) ! Quel miracle mal venu ! Tu crois qu'avec cela tu te rendras amis son père et [Nahoum](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nahum.htm) ? Tu les rendras plus haineux ! Ils souhaitaient seulement la mort de cet enfant, fruit d'un mariage malheureux" s'écrie Judas de Kériot.

"Je n'opère pas des miracles pour me faire des amis, mais par pitié pour les créatures et pour donner honneur à mon Père. Je ne fais pas de distinction ni de calcul, jamais, quand je me penche avec pitié sur une misère humaine. Je ne me venge pas de celui qui me persécute..."

"Nahoum prendra ton acte pour une vengeance."

"Je ne savais rien de cet enfant. J'ignore encore son nom."

"On l'appelle par mépris Mathusala ou Mathusalem."

"Maman m'appelait Scialem. Elle m'aimait, maman. Elle n'était pas méchante comme toi et comme ceux qui me haïssent" dit l'enfant avec un éclair dans les yeux, l'éclair de colère impuissante des hommes et des animaux trop longtemps torturés.

"Viens ici, Scialem, ici avec Moi. Es-tu content d'être sain ?"

"Oui... mais je préférais mourir. De toutes façons, je ne serai pas aimé. S'il y avait encore maman, cela aurait été beau. Mais ainsi... Je serai toujours malheureux."

"Il a raison. Hier, nous avons rencontré cet enfant. Il nous a demandé si tu étais à Béthanie, chez Lazare. Nous voulions lui donner une obole car nous croyions que c'était un mendiant, mais il n'en a pas voulu. Il était au bord d'un champ" dit le [Zélote](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimonZelote.htm).

"Toi non plus, tu ne le connaissais pas ? C'est étrange" dit Judas de Kériot.

"Il est plus étrange que tu saches si bien ces choses. Oublies-tu que j'ai été parmi les persécutés et ensuite parmi les lépreux, jusqu'au moment où je suis venu avec le Maître ?"

"Et toi, oublies-tu que je suis ami de Nahoum qui est l'homme de confiance d'Anna ? Je ne vous l'ai jamais caché."

"Bien ! Bien ! Cela n'a pas d'importance. L'important est de savoir ce que nous en faisons maintenant de cet enfant. Son père ne l'aime pas, c'est vrai. Mais il a toujours des droits sur lui. Nous ne pouvons pas lui enlever ainsi son fils sans le lui dire. Il faut être prudents et ne pas les heurter, puisqu'ils semblent mieux disposés envers nous" dit Nathanaël.

Judas rit fortement, sarcastique, et il n'explique pas pourquoi il rit.

Jésus, qui a mis l'enfant entre ses genoux, dit lentement : "J'affronterai Nahoum... Je n'en serai pas haï davantage. Sa haine ne peut grandir. C'est impossible : elle est déjà à son comble."

[Annalia](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Annalia.htm) qui n'a jamais parlé, toute absorbée dans une de ses pensée qui la rend heureuse, dit : "Si j'étais restée, il m'aurait plu de le prendre avec moi. Je suis jeune, mais j'ai un cœur de mère..."

"Tu t'en vas ? Quand ?" demandent les femmes.

"Bientôt."

"Pour toujours ? Et où vas-tu ? Hors de la Judée ?"

"Oui. Loin, très loin, pour toujours. Et j'en suis *si* heureuse."

"Ce que tu ne peux faire, d'autres le pourront, si le père le cède."

"J'en parlerai à Nahoum, si vous y tenez. C'est lui qui compte, plus que le vrai père. J'en parlerai demain" promet Judas de Kériot.

"Si ce n'était pas le sabbat... je serais allé trouver ce [Josias](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosiasNahum.htm) qui l'avait en garde" dit André.

"Pour voir s'ils sont affligés de l'avoir perdu ?" demande [Matthieu](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Matthieu.htm).

"Je crois que si une de leurs abeilles s'égarait, ils en seraient plus angoissés" bougonne entre ses dents [Maximin](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Maximin.htm) qui s'est approché depuis un moment.

L'enfant ne parle pas. Il reste serré près de Jésus, étudiant les visages qui l'entourent, avec cette acuité de regard qu'ont souvent les enfants maladifs et qui ont vécu dans la souffrance. Il semble scruter les âmes plutôt que les visages et, quand Pierre lui demande : "Que penses-tu de nous ?" l'enfant répond en mettant sa main dans la main de Pierre : "Tu es bon" puis il corrige : "Tous bons. Mais... je voudrais ne pas avoir été reconnu. J'ai peur..." et il regarde Judas de Kériot.

"De moi, n'est-ce pas ? Que je parle à ton père ? Mais certainement je devrai le faire, si je dois lui demander s'il te laisse à nous. Mais il ne t'enlèvera pas !"

"Je le sais. Mais il y a une autre chose... Je voudrais être loin, loin où va cette femme... Dans le pays de ma mère, il y a une mer bleue, au milieu de montagnes toutes vertes. On la voit tout en bas, avec tant de voiles blanches qui volent sur elle, et de belles villes autour. Et sur les monts il y a tant de grottes où les abeilles sauvages font leur miel, doux, si doux. Je n'ai plus mangé de miel depuis que maman est morte et que j'ai été donné à Josias. Philippe, Joseph, Élise et les autres enfants, eux s'en régalent, mais moi, non. S'ils avaient gardé le vase de miel en bas, je l'aurais pris, tant j'en avais envie. Mais ils le mettaient sur de hautes étagères et je ne pouvais monter sur les tables comme le faisait Philippe. Moi, j'ai tant envie de miel !"

"Oh ! Pauvre fils ! Je vais t'en chercher autant que tu veux !" dit Marthe émue, et elle s'éloigne rapidement.

"Mais d'où était sa mère ?" demande Pierre.

"Elle avait des maisons et des propriétés près de [Séphet](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Sephet.htm). Fille unique, orpheline et héritière, déjà vieille, laide et légèrement bancale. Mais très riche. Par l'intermédiaire du vieux [Sadoc](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SadocScribe.htm), le fils du bien-aimé d'Anna l'obtint en mariage... Un contrat qui fut un véritable marché indigne, tout calcul, sans amour. Il vendit l'avoir de la femme qu'il disait trop éloigné d'ici, sauf une maisonnette qui appartenait d'abord à l'intendant et que ce dernier avait eue en cadeau de l'ancien maître pour toute sa vie et celle de ses héritiers jusqu'à la quatrième génération. Il perdit tout en spéculations malheureuses. Pourtant... moi, je n'y crois pas. Je sais en effet qu'il a, du côté de la rive, de belles terres... qu'il n'avait pas avant... Puis, après quelques années de mariage, alors que la femme était déjà au bord de son déclin, ce fils naquit... et ce fut un prétexte pour renvoyer la femme et en prendre une autre de la plaine de Saron, jeune, belle et riche... La divorcée se réfugia chez le vieil intendant et y mourut. Je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas gardé cet enfant. Le père le considérait mort" explique l'Iscariote.

"Parce que [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PersonnagesRencontre.htm#Galilee) était mort et aussi Marie, et les enfants s'en allèrent comme serviteurs autre part. Et qui devait me garder, n'étant pas fils et ne pouvant pas travailler ? Ils étaient bons pourtant [Michel et Isaac](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PersonnagesRencontre.htm#Galilee), et aussi Esther et Judith. Et ils sont bons. Quand ils viennent pour les fêtes ils m'apportent des cadeaux, mais Josias me les prend pour ses fils."

"Pourtant ils ne veulent pas de toi" lui réplique Judas.

"Maintenant que je suis droit et fort, ils voudront bien. Ce sont des serviteurs, eux ! Ils ne pouvaient pas, je l'ai dit, dire au maître : "prends cet estropié malade". Mais maintenant ils le peuvent."

"Mais comme tu t'es enfui de chez Josias, comment peuvent-ils te trouver ?" lui dit Barthélemy pour le faire réfléchir.

L'enfant est frappé par la justesse de l'observation et il réfléchit, car l'infirmité l'a rendu précocement réfléchi, comme elle a rendu précocement adulte son visage, et il dit désespéré : "C'est vrai ! Je n'y avais pas pensé."

"Retourne là-bas. Ils vont venir ces jours-ci..."

"Là-bas ? Non. Je n'y retourne pas. Je ne veux pas y retourner. Plutôt me tuer !" Il entre dans une furie sauvage qui le bouleverse, mais ensuite il se renverse en larmes sur les genoux de Jésus, en disant : "Pourquoi ne m'as-tu pas fait mourir ?"

Marthe, qui revient avec un vase de miel, est étonné de cette désolation, et Barthélemy est affligé de l'avoir provoquée et il s'en excuse : "Je croyais donner un bon conseil, bon pour tous : pour l'enfant, pour Toi, Maître, pour Lazare... Personne de vous ni de nous n'a besoin d'une nouvelle haine..."

"C'est vrai ! Un véritable ennui !" s'écrie Pierre et, méditant sur la situation, il en tire, à part lui, des conclusions qui aboutissent au léger sifflement qui exprime son état d'âme en face de problèmes ardus, difficiles à résoudre.

L'un propose une chose, un autre une autre chose. Aller trouver Nahoum, aller chez Josias et lui dire d'envoyer Michel et Isaac chez Lazare, ou dans un autre endroit où sera l'enfant, car il est prudent de ne pas faire haïr Lazare, plus qu'il ne l'est déjà à cause de son amitié avec Jésus. Ne rien dire à personne, et faire disparaître l'enfant en le donnant à quelque disciple sûr.

Judas de Kériot ne parle pas. Il semble même étranger au débat. Il joue avec les houppes de son vêtement qu'il peigne et dépeigne avec les doigts.

Jésus aussi ne parle pas. Il caresse et calme l'enfant et il lui relève le visage, en lui mettant dans les mains le petit vase de miel.

Scialem est un enfant, un pauvre enfant de dix ans qui a toujours souffert, mais c'est toujours un enfant, même si la douleur l'a mûri, et devant un pareil trésor de miel, les dernières larmes font place à une stupeur extatique. Levant ses yeux, son unique beauté, ses yeux châtains, grands, intelligents, et fixant alternativement Jésus et Marthe, il demande : "Combien puis-je en prendre ? Une de ces cuillers ou deux ?" et il montre la cuiller ronde en argent qu'il enfonce lentement dans le miel blond.

"Autant que tu veux, enfant. Autant qu'il te plaît. Le reste, tu le prendras demain, ou plus tard. Il est tout pour toi !" dit Marthe en le caressant.

"Tout pour moi !!! Oh ! Moi, je n'ai jamais eu tant de miel !! Tout pour moi ! Oh !" et il serre respectueusement le vase contre sa poitrine comme si c'était un trésor.

Mais ensuite il sent que plus que le vase, est précieux l'amour qui le lui donne et il met le petit vase sur les genoux de Jésus, il lève ensuite les bras voulant enlacer le cou de Marthe penchée sur lui et la baiser. C'est tout ce que peut sa reconnaissance, tout ce qu'il peut donner, lui, l'enfant abandonné qui n'a rien à donner.

Les autres arrêtent de faire des plans pour observer la scène, et Pierre dit : "Il est encore plus malheureux que [Margziam](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Margziam.htm) qui avait au moins l'amour du grand-père et des autres paysans ! C'est bien vrai qu'il y a toujours des douleurs plus grandes que celles que nous avons jugées immenses !"

"Oui, l'abîme de la douleur humaine n'a pas encore découvert son fond. Qui sait combien de secrets il cache encore... et qu'il cachera pour les siècles futurs!" dit Barthélemy pensif.

"Tu n'as pas foi dans la Bonne Nouvelle, alors ? Tu ne crois pas qu'elle changera le monde ? C'est dit par les prophètes, et le Maître le répète. Tu es un incrédule, Barthélemy dit l'Iscariote avec une légère ironie.

Le Zélote lui répond : "Je ne vois pas ce qui fait l'incrédulité de Barthélemy. La doctrine du Maître procurera du réconfort à tous les malheurs, modifiera aussi la férocité des usages et des coutumes, mais elle n'éliminera pas la douleur. Elle la rendra supportable par ses divines promesses des joies futures. Pour que la douleur soit abolie, ou du moins une grande partie de la douleur, car resteront toujours les maladies et les morts et les cataclysmes naturels il faudrait que tous aient le cœur que possède le Christ, mais..."

L'Iscariote l'interrompt : "En effet c'est ce qui devrait arriver. Autrement à quoi aurait servi la venue du Messie sur la Terre ?"

"C'est ce qui devrait arriver, disons-nous. Mais, dis-moi, Judas : est-ce que cela peut-être est arrivé parmi nous ? Nous sommes douze et depuis trois ans nous vivons avec Lui, nous absorbons sa doctrine comme l'air que nous respirons. Eh bien ? Sommes-nous tous saints, nous les douze ? Que faisons-nous de différent de ce que fait Lazare, de ce que font [Étienne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Etienne.htm), [Nicolaï](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nicolai.htm), [Isaac](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsaacJutta.htm), [Manaën](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Manaen.htm), et [Joseph](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephArimathie.htm) et [Nicodème](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NicodemeSynhedriste.htm), et les femmes, et les enfants ? Je parle des justes de cette Patrie qui est la nôtre. Tous ceux-ci, sages et riches, ou pauvres et ignorants, font ce que nous faisons : un peu bien, un peu mal, mais sans se renouveler complètement. Je te dis même que beaucoup, beaucoup nous sont supérieurs. Oui, beaucoup de ceux qui le suivent nous sont supérieurs, à nous, les apôtres... Et tu prétendrais que le monde entier prenne le cœur que possède le Christ, alors que nous, nous les apôtres, ne l'avons pas pris ? Nous sommes devenus plus ou moins meilleurs... Espérons du moins qu'il en est ainsi, car l'homme a du mal à se connaître et à connaître le frère qui vit à ses côtés. Il est trop opaque et épais le voile de la chair, et la pensée de l'homme est trop attentive à ne pas se laisser pénétrer, pour que l'homme comprenne l'homme. Toujours, en s'observant ou bien en observant les autres, on reste à la surface. Quand il s'agit de nous examiner car *nous ne voulons pas nous connaître pour ne pas souffrir dans notre orgueil ou de la nécessité de changer. Quand il s'agit d'autrui, car notre orgueil d'examinateur fait de nous des juges injustes* et *l'orgueil de celui que l'on examine se serre,* comme une huître le fait avec ses valves, sur ce qu'elle a en son intérieur" dit le Zélote.

"Bien parlé ! Simon, tu as vraiment dit des paroles de sagesse !" approuve [Jude Thaddée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudeAlphee.htm) et les autres font chorus.

"Et alors, pourquoi est-il venu s'il ne doit rien changer ?" réplique l'Iscariote.

Jésus prend la parole : "Beaucoup de choses changeront. Pas tout. Parce que contre madoctrine, il y aura dans l'avenir ce qui déjà agit : la haine de ceux qui n'aiment pas la Lumière, car contre la force de ceux qui me suivent, il y aura celle de ceux qui suivent Satan. Combien ! Sous combien d'aspects ! A ma doctrine immuable, parce que parfaite, combien de doctrines hérétiques, toujours nouvelles seront opposées ! Que de douleurs elles feront germer ! Vous ne connaissez pas l'avenir. A vous il semble qu'elle est grande la douleur qui se trouve *maintenant* dans le monde... Mais Celui qui sait, voit des horreurs qui ne seraient même pas comprises si je vous les expliquais... Malheur si je n'étais pas venu ! Venu pour donner aux hommes à venir un code qui freine les instincts chez les meilleurs, et une promesse de paix future ! Malheur si l'homme n'avait pas, à cause de ma venue, des éléments spirituels capables de le garder *"vivant"* dans la vie de l'esprit, de le garder sûr d'une récompense !... Si je n'étais pas venu, avec la succession des siècles, la Terre serait devenue un vaste enfer terrestre et la race humaine se serait déchirée, et aurait péri en maudissant le Créateur..."

"Le Très-Haut a promis de ne plus envoyer de châtiments universels comme le Déluge. La promesse de Dieu ne se trompe pas" dit Judas.

"Oui, Judas de Simon, c'est vrai. Et le Très-Haut n'enverra plus de fléaux universels comme le Déluge, mais les hommes se créeront par eux-mêmes des fléaux de plus en plus atroces, par rapport auxquels le déluge et la pluie de feu qui détruisit Sodome et Gomorrhe paraîtraient des châtiments de pitié. Oh!..."

Jésus se lève en faisant un geste de pitié angoissée pour les gens de l'avenir.

"C'est bien ! Tu sais... mais, en attendant, qu'allons-nous faire pour lui ?" demande l'Iscariote en montrant l'enfant qui déguste son miel à petites doses et est tout à fait heureux.

"A chaque jour sa peine. Demain le dira. Se préoccuper du lendemain est vain, alors que l'on ne sait même pas si demain on sera encore en vie."

"Moi, je ne pense pas comme Toi. Je dis qu'il faudrait savoir où nous irons habiter, où nous consommerons la Cène. Tant de choses. Si nous attendons, attendons, la ville se remplit. Et où irons-nous ? Au Gethsémani, non. Chez [Joseph de Sephoris](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephSephoris.htm), non. Chez [Jeanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm), non. Chez [Nique](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nike.htm), non. Chez Lazare, non. Et où, alors ?"

"Où le Père préparera un refuge pour son Verbe."

"Tu crois que je veux le savoir pour le rapporter ?"

"C'est toi qui le dis. Moi, je n'ai rien dit. Viens, Scialem. Ma [Mère](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieVierge.htm) sait que tu es là, mais elle ne t'a pas encore vu. Viens que je te conduise à elle."

"Mais elle est malade, ta Mère ?" demande [Thomas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Thomas.htm).

"Non. Elle prie. Elle a beaucoup besoin de prier."

"Oui, elle souffre beaucoup, elle pleure beaucoup, et Marie n'a que la prière pour la consoler. Je l'ai toujours vue beaucoup prier. Dans les moments de plus grande douleur, elle vit de prière pourrais-je dire..." explique [Marie d'Alphée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieAlphee.htm) pendant que Jésus s'éloigne en tenant l'enfant par la main et ayant de l'autre côté Annalia qu'il a invitée à aller avec Lui voir Marie.